

CAHIER  
DRomans québécois Page D 3  
Les écrivains d'Internet Page D 3  
Bleue comme une orange Page D 6

ARTS VISUELS

Le paysage impressionniste Page D 7  
Jardins Page D 8

## LIVRES

## Balades littéraires

Voyage en  
Angleterre  
et en France

dans les années 1831, 1832 et 1833

## François-Xavier Garneau

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU

Ce qui frappe un étranger à Londres, c'est l'aspect affairé de la population. Les grandes rues sont remplies d'un torrent d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, de cabriolets, de charrettes, de carrosses, qui circulent sans cesse et au milieu duquel brillent, çà et là, la couleur rouge des malle-postes, ou les couleurs variées des diligences, qui entrent en ville ou en sortent à tout instant de la journée pour toutes les parties de l'Angleterre. Au milieu de ce mouvement et de ce bruit se promènent, à pas lents, les hommes de police échelonnés de distance en distance sur la voie publique pour maintenir l'ordre. Ils portent habit bleu et chapeau rond avec leur numéro au collet; un petit bâton est leur arme ordinaire.

Dans les grandes rues passantes il est une classe d'hommes faite pour attirer les yeux. Ce sont les hommes-affiches; ils forment une classe d'industriels qu'on ne connaît point au Canada. Ils portent une planche en l'air au bout d'un long bâton, ou bien ils en ont deux, une sur la

poitrine et l'autre sur le dos, suspendues au cou, sur lesquelles sont collés des placards rouges, bleus, noirs, pour attirer l'attention des passants. Le système des affiches va très loin en Angleterre. Les fabricants de bière et de noir à soulier en ont fait un grand usage et en ont retiré des avantages immenses. J'ai entendu raconter à ce sujet des choses fabuleuses.

On rencontre aussi à tout instant à Londres des gens, dont quelques-uns avec tablier blanc, qui portent dans des espèces de boîtes, longues et étroites, des pots d'étain remplis de boisson; ce sont des distributions de bière qu'on va faire à des pratiques, à domicile, car la consommation de la bière est énorme dans les îles britanniques; c'est avec le genièvre la boisson du peuple. Nous avons encore vu une ou deux fois des gens habillés de noir, avec de grands sacs de serge brune pendus au bras et garnis de long cordons, lesquels paraissent contenir des livres et des papiers. On me dit que c'étaient des messieurs de la justice. Je l'avais déjà à moitié deviné à leur teint et à leur physionomie. C'étaient des procureurs, des solliciteurs, des *proctors*, des écrivains à tant du cent mots. Les professions qui se rattachent à l'administration judiciaire sont divisées ici en une infinité de classes, et conséquemment les formalités légales sont extrêmement compliquées.

VOIR PAGE D 2: VOYAGE

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Vous connaissez vos classiques, bien sûr: *Maria Chapdelaine*, *Menaud maître-draveur*, les *Poésies complètes* de Nelligan, *Le Survenant*... A califourchon sur deux siècles, tant par la chronologie que par l'esprit, ces œuvres revendiquent, à juste titre, une place de choix dans la littérature nationale. Mais leurs qualités propres n'ont-elles pas fait oublier celles qui les ont précédées? Avec leurs raccourcis inévitables, les manuels ont sans doute assimilé trop légèrement la littérature canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle au seul terroir et à une idéologie de la survivance qui n'est plus de saison. Du feuilleton haletant, avec pirates et enlèvements à la clé, au récit de voyage, en passant par le pamphlet et le journal, à cette époque comme maintenant, les écrivains n'ont jamais accepté de se limiter à un genre. Pourquoi ne pas profiter de l'été pour (re)découvrir quelques-uns d'entre eux? Pendant les prochaines semaines, la une du cahier *Livres* vous invite à une balade dans les contrées pas si lointaines de notre littérature en vous proposant la lecture de textes méconnus d'auteurs connus et moins connus de notre jeune littérature. Ni curiosités ni documents, ces textes, nous les avons choisis avant tout pour leur intérêt. Au lecteur de mesurer maintenant son indulgence à l'endroit du passé.

Une demi-boutade a fait de François-Xavier Garneau (1809-1866) le premier romancier canadien-français. Notaire, journaliste, historien autodidacte, poète aussi, et traducteur, il se lance en 1840, sans argent ni soutien, dans la vaste entreprise d'écrire une *Histoire du Canada* pour répondre à lord Durham et à son jugement hautain sur ce «peuple sans histoire». Mais auparavant, l'homme avait voyagé. Deux mois aux États-Unis en 1828, deux ans en Angleterre entre 1831 et 1833, entrecoupés de courts séjours en France. Il en ramènera diverses observations culturelles, sociales et politiques qui paraîtront en feuilleton dans *Le Courrier de Québec* en 1854, avant d'être réunies en volume en 1855, dont on lira maintenant quelques extraits.



George Street, Palais de justice (1866), Londres.

Cahier SPÉCIAL

L e D e v o i r

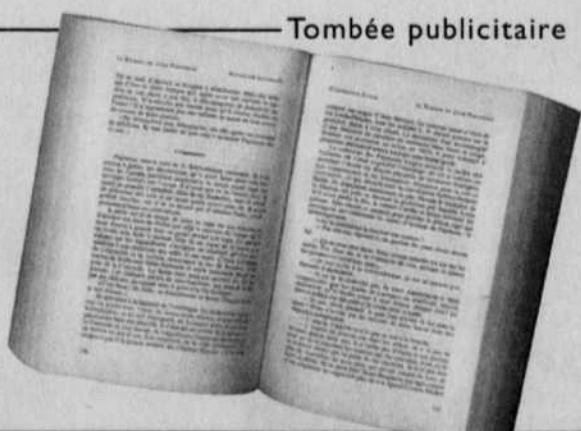
Tombée publicitaire

18

août 2000 • Parution

26

août 2000

R e n t r é e  
LITTÉRAIRE

LE DEVOIR

# LIVRES

## VOYAGE Les passions épuisées, la raison, la vérité surnagent et reprennent leur empire

SUITE DE LA PAGE D1

Chaque contestation, chaque procès est, en effet, une mine qui doit faire vivre une foule de familles. Rien n'est doublé pour la rendre profitable; et avec l'esprit commercial et calculateur que l'on connaît aux Anglais, l'on doit croire que lorsqu'une affaire arrive à sa fin, elle a passé par tous les innombrables défilés de la chicane sans en excepter un seul, et épuisé toutes les ressources de son génie inventeur. Tout cela se fait avec un sérieux et une science comme si pas un mot de ce qu'on dit ou écrit n'était inutile.

[...] Londres est la plus grande ville de l'Europe, et la première métropole de la liberté et de l'industrie. C'est là où la liberté est la mieux assise et où l'industrie est la plus vaste et la plus riche. Le sénat et le commerce forment la base de la puissance anglaise.

Après avoir étudié quelque temps sa physiologie physique, ses rues, ses monuments, son commerce, je me mis à considérer la population et l'organisation sociale de cette grande nation. Une chose me frappait sans cesse, c'était l'alliance de la liberté et du privilège, du républicanisme et de la royauté. Je cherchais à comparer cette organisation avec l'organisation américaine, c'est-à-dire, avec celle des États-Unis, car l'organisation coloniale est une chose exceptionnelle dont la durée est pour ainsi

dire fixée d'avance, et dont le terme marche avec le chiffre de la population. Prenant les choses pour ce qu'elles étaient dans le moment, je finis par me convaincre que les deux pays avaient fondé leur constitution sur des faits réels et non sur des théories imaginaires, d'où provenait leur stabilité. Je voyais devant moi une royauté, une aristocratie et une plèbe dont les fortes racines remontaient à l'origine de la nation. L'aristocratie était puissante et considérée, le peuple nombreux et soumis, le roi regardé comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection à ces deux grandes et seules divisions de la nation.

L'aristocratie, par ses souvenirs historiques et ses richesses, exerce un empire immense sur les idées, ou plutôt elle se considère et elle est presque considérée par le peuple comme une puissance qui ne pourrait être renversée que par le renversement de la nation elle-même. Elle est d'ailleurs si sage et si éclairée qu'elle ne s'expose jamais inutilement. Elle connaît la fragilité des choses humaines; elle sait que tout passe avec le temps. Elle ne s'oppose donc point aux progrès des choses et des idées. Elle s'étudie seulement à y prendre part de manière à faire jaillir sur elle-même la plus grande partie de l'illustration personnelle qui en résulte; elle vote dans la législature pour les améliorations en toute chose, et ouvre ses rangs avec ha-

bileté au guerrier, au savant, au marchand heureux qui se distingue, connaissant l'influence profonde qu'exercent sur les masses la bravoure, le génie et l'éclat moins noble si l'on veut, mais non moins réel de l'or. Elle renouvelle par là sa force et son prestige. Enfin, en consentant à discuter dans le parlement toutes les questions qu'on y traite avec les mandataires du peuple, et en s'y soumettant comme lui lorsqu'elles ont été adoptées par les deux parties et sanctionnées par l'arbitre suprême, l'exerci, elle ne demande plus qu'exercer un droit naturel. On oublie que c'est une petite classe d'hommes qui a le privilège de balancer la volonté générale, et que c'est le peuple lui-même qui entretient à la sueur de son front la source des richesses colossales qui la rendent si fière et si brillante dans ses domaines.

Sa soumission aux décrets du parlement et son respect pour la liberté de la parole sur la place publique, où souvent elle fait entendre la sienne au milieu des tribuns du peuple, font oublier son orgueil et son exclusion au foyer domestique de ses châteaux. Hors de la tribune, il n'y a plus en effet d'alliance et de communication entre la noblesse et la roture. Le rempart du Moyen Âge semble encore subsister dans toute sa force pour diviser les deux classes; mais le sens calculateur du peuple anglais ferme les yeux sur cette faiblesse humaine.

Voilà les réflexions que je faisais quand je passais du parlement à la place publique, de la place publique aux riches quartiers de la noblesse et plus sales du peuple dans la métropole de l'Angleterre.

La noblesse anglaise occupe une aussi grande place dans l'organisation de ce pays que dans celle de l'Europe féodale. Si elle est presque descendue au rang de la bourgeoisie en France, elle se maintient en Angleterre aussi forte et aussi puissante qu'en Russie. En se conformant aux idées du peuple, elle a su maintenir sa position du Moyen Âge. Ses ducs, ses comtes, ses barons sont aussi fiers que ceux de l'Allemagne, et leurs écussons n'en brillent pas moins dans leurs châteaux et sur leurs équipages de Londres.

Le contraste qui existe entre la société en Europe et la société en Amérique, et qui me frappait sans cesse, se trouve surtout dans cette classification des rangs. Nos souvenirs dans le Nouveau Monde ne sont que d'hier, et comme les colons n'appartenaient qu'à une classe d'Européens, il n'y a pour ainsi dire qu'une classe d'hommes. Une chose conséquemment qui doit frapper beaucoup l'Américain en Europe, c'est la diversité des rangs et la soumission constante des classes inférieures aux classes supérieures, c'est-à-dire, à l'aristocratie et aux rois. Depuis une suite de siècles les mêmes familles voient la nation entière répandre ses sueurs et son sang pour les soutenir dans le luxe et le haut rang où elles sont placées, et se soumettre à leur domination comme par une fatalité inévitable.

L'organisation sociale de l'Angleterre, comme du reste de l'Europe, tient, comme je l'ai dit, aux bases de la société elle-même. Le monarque, la noblesse ont leur racine dans le temps. Les grands souvenirs historiques de la nation se personnifient dans le roi, les ducs, les comtes, les barons. Vous ne pouvez faire un pas sans que le sol vous rappelle un événement auquel se rattache le souvenir d'un nom féodal. Guerres de conquêtes, luttes civiles, le prince, le noble y jouent un rôle dominant. L'esprit de la nation en est tout imprégné, et le peuple y est si bien fait qu'il regarde la royauté et la noblesse comme partie intégrante et nécessaire du tout. L'homme de l'Amérique du Nord, quoique accoutumé au nom de ces deux véritables puissances au-delà des mers, trouverait cette organisation bien étrange si elle était introduite tout à coup dans son pays, car quoique nous dépendions d'une monarchie, notre organisation sociale n'en donne aucune idée. Rien n'est moins influent que la classe de nos seigneurs, qui devaient, dans l'esprit de Louis XIV, servir de germe à une aristocratie féodale, non pas



François-Xavier Garneau

SOURCE FIDES

qui existait au Moyen Âge, mais fidèle et soumise comme celle qu'il y avait alors en France.

Ainsi rien de surprenant en Europe que la même où existe la liberté, elle admette l'aristocratie, et qu'en Angleterre, par exemple, la constitution porte partout l'empreinte des rangs qui composent la nation.

[...] On sait que la presse joue aujourd'hui un grand rôle dans l'organisation politique de l'Angleterre. Elle a des organes dans presque toutes les villes, mais c'est la presse de la capitale qui donne le ton à toutes les autres.

Cette presse exerce une grande influence non seulement sur les opinions de la nation, mais sur celles de toute la race anglaise dans les deux hémisphères. Si les opinions politiques des États-Unis sont plus avancées, les luttes qui se passent en Angleterre, dans les questions particulières qui s'y agitent sans cesse, ne laissent pas que de profiter à l'Amérique, vu l'empire réel que l'expérience exerce chaque jour de plus en plus sur les opinions des hommes.

On peut diviser la presse en trois parties bien distinctes, les journaux, les revues et les livres. Les opinions religieuses, politiques, littéraires, économiques ont leurs organes dans les trois; mais la dernière exprime plutôt des opinions individuelles que des opinions sectaires. Il n'en est pas ainsi des deux premières. Les tories lors que j'étais à Londres; l'*Edinburgh Review* et le *Morning Chronicle* les whigs, le *Westminster Review* et le *Daily News* les radicaux. Ces revues et ces journaux étaient conduits par des hommes de talent supérieur

qui exposaient à chaque instant sous un nouvel aspect les questions qui agitaient la société.

Il y avait encore une foule d'autres journaux et revues, moins célèbres peut-être, qui servaient d'organes aux différents partis, aux différentes sectes religieuses, aux lettres, aux sciences, aux arts, à la médecine, à la jurisprudence, etc. Les revues s'occupent de science et de haute littérature. Les «Magazines» sont des publications mensuelles qui donnent des poésies, des romans et même de temps en temps des morceaux politiques, car la politique finit toujours par pénétrer un instant dans les esprits qui lui sont les plus rebelles. Les hommes d'Etat, les historiens, l'élite de la science travaillent aux «revues»; les romanciers, les poètes, aux «magazines». Plusieurs romanciers célèbres ont commencé leur réputation de cette manière. Il y a encore d'autres publications mensuelles ou hebdomadaires qui sont destinées à des spécialités. Ainsi l'armée, la marine, le génie civil, les artistes, les antiquaires, les banquiers ont leurs organes dans cette presse qui répand sans cesse les idées et les lumières dans tous les rangs de la société. Il y en a d'autres pour les familles, tels que le *Chambers Journal* et le *Family Herald*, qui sont des journaux à bon marché et d'une lecture choisie, que chacun peut mettre entre les mains de son épouse et de ses enfants.

Ces différentes publications journalières, hebdomadaires, mensuelles, trimestrielles occupent une foule de rédacteurs, collaborateurs, correspondants, voyageurs, traducteurs, artistes, graveurs, correcteurs d'épreuves, imprimeurs dont la liste ne finit point. Je ne me rappelle plus le chiffre des hommes de toutes sortes employés au *Times*, depuis le premier rédacteur jusqu'à ceux

qui distribuent ce journal aux abonnés. Le nombre en est considérable. Toutes les opinions, tous les partis, les absolutistes, les tories, les conservateurs, les protectionnistes, les whigs, les radicaux, les républicains, les démocrates, les wesleysiens, réformés ou non, les indépendants, les unitériens, les Juifs, les déistes, les panthéistes, les athées ont leurs organes pour défendre leurs systèmes. On pourrait croire que cette liberté laissée à toutes les idées, même à celles qui paraissent les plus dangereuses, met la société sans cesse en danger, et pourtant c'est le contraire qui arrive. En effet, chaque opposition rencontre une autre, et la multitude de des conflits éloigne les hommes de lutte du seul point où leurs coups pourraient nuire à la société. Plus tard l'expérience, le jugement, les conséquences font rejeter les idées fausses ou dangereuses et choisir celles qui sont les plus avantageuses pour tout le monde. Le grand avantage de ce système, c'est de combattre l'ambition par l'ambition, l'égoïsme par l'égoïsme, la vanité par la vanité, en un mot les passions par les passions. Les passions épuisées, la raison, la vérité surnagent et reprennent leur empire.

Tel est le résultat qu'on ne tarde pas de voir dans la marche du gouvernement anglais. Sans cela on ne saurait comment expliquer la stabilité d'une aristocratie et d'une royauté au sein de l'agitation des éléments démocratiques, et la tranquillité au milieu de la diversité et de la jalousie excessive des rangs.

Pour une édition moderne, mais partielle, des textes de François-Xavier Garneau, et en format de poche, voir Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours (BQ, 1996). Elle réunit le Discours préliminaire et les deux premiers livres.

### GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 18 au 25 juillet 2000

1 POLAR	Soins intensifs	8 C. Brouillet	courte échelle
2 DICTION.	Le petit Larousse illustré 2001	1 Collectif	Larousse
3 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	73 Dalaï-Lama	R. Laffont
4 ROMAN	Avant de te dire adieu	8 M. Higgins Clark	Albin Michel
5 ROMAN	Fille du destin ♥	8 Isabel Allende	Grasset
6 POLAR	Prisonniers du temps	8 M. Crichton	R. Laffont
7 ROMAN	Et si c'était vrai...	27 Marc Lévy	R. Laffont
8 POLAR	Le testament	11 John Grisham	R. Laffont
9 B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	6 Tome & Janry	Dupuis
10 POLAR	Napoléon Pommier	6 San-Antonio	Fleuve noir
11 ROMAN Q.	L'autruche céleste	23 Héana Doclin	Fleuve noir
12 POÉSIE Q.	Erreur d'impression	6 Daniel Bélangier	coronet livr
13 ROMAN	Harry Potter et le Goblet de Feu	3 J.-K. Rowling	Bloomsbury
14 PSYCHO.	À chacun sa mission	35 Monbourquette	Novalis
15 ROMAN	Véronika décide de mourir	16 Paulo Coelho	Anne Carrière
16 ROMAN	Maintenant et pour toujours	5 Danielle Steel	Pr. de la Cité
17 ROMAN	Le bonheur en Provence ♥	15 Peter Mayle	Nil
18 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	46 Henriette Major	Fides
19 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	10 Amin Maalouf	Grasset
20 PSYCHO.	La guérison du cœur	25 Guy Corneau	L'Homme
21 SANTÉ	Le corps heureux	15 T. Cadrin-Petit	L'Homme
22 ROMAN	City	10 A. Baricco	Albin Michel
23 ESSAI Q.	La crise d'Oka	2 John Ciaccia	Leméac
24 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	45 A.-M. MacDonald	Fleuve noir
25 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	42 P. J. D'Adamo	du Roseau
26 ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	6 Helen Fielding	Albin Michel
27 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	23 Dal Sijie	Gallimard
28 CUISINE	Sushi faciles	8 Collectif	Marabout
29 POLAR	La lune était noire	8 M. Connelly	Seuil
30 GUIDE	Plaisirs d'été pas chers, éd. 2000	9 Alain Demers	Trécarré
31 POLAR	La ville de glace	22 John Farrow	Grasset
32 B.D.	Album Spirou n° 254	6 Tome & Janry	Dupuis
33 Sc. FICTION	L'empire des anges	13 Bernard Werber	Albin Michel
34 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	143 I. Nazare-Aga	L'Homme
35 ROMAN	La pierre de lumière, tome 1 - Néfer le silencieux	10 Christian Jacq	XO éditeur
36 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	19 Marcel Tessier	L'Homme
37 Sc. FICTION	Vittorio le vampire	6 Anne Rice	Plon
38 BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique?	16 Frank McCourt	Belfond
39 ROMAN	Vers chez les blancs	12 Philippe Djian	Gallimard
40 HORREUR	Hannibal ♥	27 Thomas Harris	Albin Michel

### Livres -format poche

1 ROMAN	Geisha ♥	11 Arthur Golden	Livre de poche
2 B.D.	DragonBall n° 41	7 Akira Toriyama	Glénat
3 ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	74 Franck McCourt	J'ai lu
4 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	24 Helen Fielding	J'ai lu
5 ROMAN	Comment voyager avec un saumon	25 Umberto Eco	Livre de poche

♥ : Coups de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste ; NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Fêtes et nostalgie

## RÉCITS DE LA FÊTE

Collectif  
Québec Amérique, collection  
«Mains libres»  
Montréal, 2000, 258 pages

## LA MAISON DU RÊVE

Collectif VLB/Hexagone  
Montréal, 2000, 220 pages

Voici réunis, dans deux petits livres, une cinquantaine d'écrivains à qui on a demandé d'écrire de courts textes sur la fête, sur un libraire. Sur ces sujets imposés, chacun a été libre d'écrire ce que bon lui semblait. Les lecteurs, eux, pourront le parcourir librement, le temps de retrouver brièvement des auteurs familiers ou d'en découvrir d'autres.

En 1975 paraissait *Pédagogie et lecture*, un manuel écrit par Jacques Fortin, qui avait été professeur puis journaliste. Comme tout bon Beauceuron, Fortin s'était dit qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même et avait décidé d'être son propre éditeur: les éditions Québec/Amérique venaient de naître. Parurent d'abord des essais très engagés, comme *L'Exécution de Pierre Laporte*, de Pierre Vallières, ou *La Passion du Québec*, de René Lévesque, mais aussi de la littérature. C'est d'ailleurs grâce à elle que la maison a prospéré au début des années 80: l'énorme succès du *Matou*, d'Yves Beauchemin, aurait permis à l'éditeur de mener à bien le projet du *Dictionnaire thématique visuel*, devenu à son tour un best-seller diffusé un peu partout dans le monde. Chez Québec/Amérique, on a presque l'habitude des gros tirages, des chiffres qui peuvent donner le tournis. D'où, sans doute, la raison d'être du sextant qui est l'emblème de la maison...

Mais tous types d'ouvrages confondus, on y a le souci de la qualité bien plus que l'obsession du best-seller. En témoignent notamment les choix des directeurs littéraires de la maison: il y eut d'abord le romancier Gilbert La Rocque, qui occupa le poste de 1977 jusqu'à son décès subit en 1984; puis, depuis trois ans, Jacques Allard, professeur, critique et essayiste (il a été, on s'en souviendra, chroniqueur au *Devoir* de 1992 à 1996) et qui est l'une des plumes les plus autorisées en matière de littérature québécoise.

En 1981, La Rocque avait conclu un entretien avec Jean Royer en disant qu'«au fond, l'édition c'est une fête». Allard s'en est sans doute souvenu lorsqu'il a demandé à ses auteurs, pour souligner le quart de siècle de la maison, d'écrire un texte sur le thème de la fête. Ils sont une quinzaine réunis dans ce recueil,

de vieux habitués parmi d'autres qui y publient à l'occasion, à raconter très librement des fêtes réelles ou imaginées, sous formes de souvenirs, de contes ou de nouvelles, des récits de factures très diverses qu'Allard a regroupés en trois «sujets»: «Enfances», «Couples», «Livres».

Les premiers jouent surtout la carte de l'attendrissement. Le souvenir de jeunesse du chansonnier Sylvain Lelièvre est une gentille bluette de même que celui, plus fantaisiste, de Jean-Guy Noël. Jean-François Beauchemin, lui, a commis un conte de Noël plutôt laborieux, où un chien errant rêve d'apprendre — allez savoir pourquoi — à danser.

Yves Beauchemin invente un personnage timoré comme il le aime — celui-ci est un jeune bibliothécaire —, à qui il offre un dépeçage dans les meilleures conditions. Dans la nouvelle de Noël Audet, un boute-en-train, né le 24 juin, a pourtant du mal à fêter

la Saint-Jean. Plus sombre, la très belle nouvelle de Marie Gagnier raconte la marche forcée d'une mère et de sa fille où sont évoqués en alternance des chagrins intimes et les horreurs de ce siècle, où la fête espérée serait un étrange mélange de retrouvailles et d'oubli.

Dans les récits de «Couples», ceux-ci sont parfois inattendus ou bien diffus, comme dans *Un sandwich à Ratononga*, de François Barcelo: lors d'une escale sur une île du bout du monde, un misanthrope perd son portefeuille, son passeport et sa sérénité, puis les récupère. Dans l'ordre. Cela se fête, mais modérément. Pas davantage de couple dans *Une femme riche*, la nouvelle solide, très dépouillée de Naïm Kattan qui fait tenir en quelques pages toute l'existence étriquée d'une femme éteinte, incapable de fêter la bonne fortune qui lui tombe dessus.

En revanche, on ne fait pas plus couple que Catherine Delezenne et Pierre Sales de Larterrière, dont Micheline Lachance — qui a écrit *Le Roman de Julie Papi-neau* — raconte en condensé l'idylle mouvementée dans *Catiche et son vieux mari*. Des personnages historiques et du contexte de l'époque, racontés magnifiquement par Bernard André dans *L'Énigme de Sales Larterrière*, Lachance n'a

retenu ici que la touchante rouerie des deux amants qui leur permet de se jouer du vieux mari de Catherine.

Comme il fallait s'y attendre, les nouvelles de la troisième partie, «Livres», nous convient à des fêtes plus littéraires. Celle de Normand de Bellefeuille, qui est éditeur littéraire chez Québec/Amérique — il est également poète, essayiste, nouvelliste — est tout à la fois une fête des sens et une quête du sens, celui qu'un écrivain cherche à déchiffrer chez une lectrice aussi séduisante qu'énigmatique. Jean-François Chassay, lui, s'est amusé à raconter à rebours la mort lente d'un couple «épuisant» qui s'est querellé pendant quinze ans au vu de tous. Ils s'appellent Paul et Virginie — clin d'œil manifeste aux héros du roman de Bernardin de Saint-Pierre —, mais sont aussi maladroits dans la nature que devant la culture.

Aussi pétulant que son titre, *Vas-y, Pétula!*, le récit de Monique LaRue est un portrait plein d'ironie du milieu du livre. Le directeur Allard dont c'est, sauf erreur, le premier texte de fiction publié, ferme la marche. *Je l'ai-rais dans la tempête* est le récit d'une liaison toute sensuelle, quasi perverse entre un écrivain québécois et une Écossaise, pro-

## Des passeurs de passion

C'est à l'initiative de Simone Saurin, directrice des communications chez Groupe Ville-Marie — elle avait été chez Québec/Amérique —, que des auteurs de la maison et d'ailleurs «rendent hommage aux libraires» comme il est dit très expressément sur la couverture de ce livre. Le lecteur est même invité à le faire dédicacer par son libraire préféré: il y a une page réservée à cette fin.

Comme le titre le laisse entendre, il sera également question de l'esprit des lieux. Grottes mystérieuses pour les uns, cavernes d'Ali Baba pour d'autres, les librairies se font cathédrales pour Louis Caron, forêts chez Jacques Boulerice, ou espaces verts chez le poète Jean Charlebois.

Ce sont dans tous les cas des lieux d'émerveillement, où Denise Desautels, tout enfant encore, a découvert l'œuvre de Gabrielle Roy et le plaisir de la lecture à haute voix; des refuges contre le mercantilisme dans le souvenir d'Abla Farhoud; ou, exceptionnellement, des territoires hostiles que le jeune Jean Pierre Girard a dû conquérir.

Dany Laferrière, lui, affirme péremptoirement qu'«Il n'y a pas de librairies, il n'y a que des libraires». Il en a connu trois: à Port-au-Prince, à New York, et à Montréal, la librairie Québec/Amérique, où officiait Rolande Bengle en compagnie de ses deux filles, qui lui ont offert avec une même gratuité livres et tendresse. Stanley Péan, Jean-Yves Soucy, François Barcelo fantasment librement à propos de certaines femmes libraires.

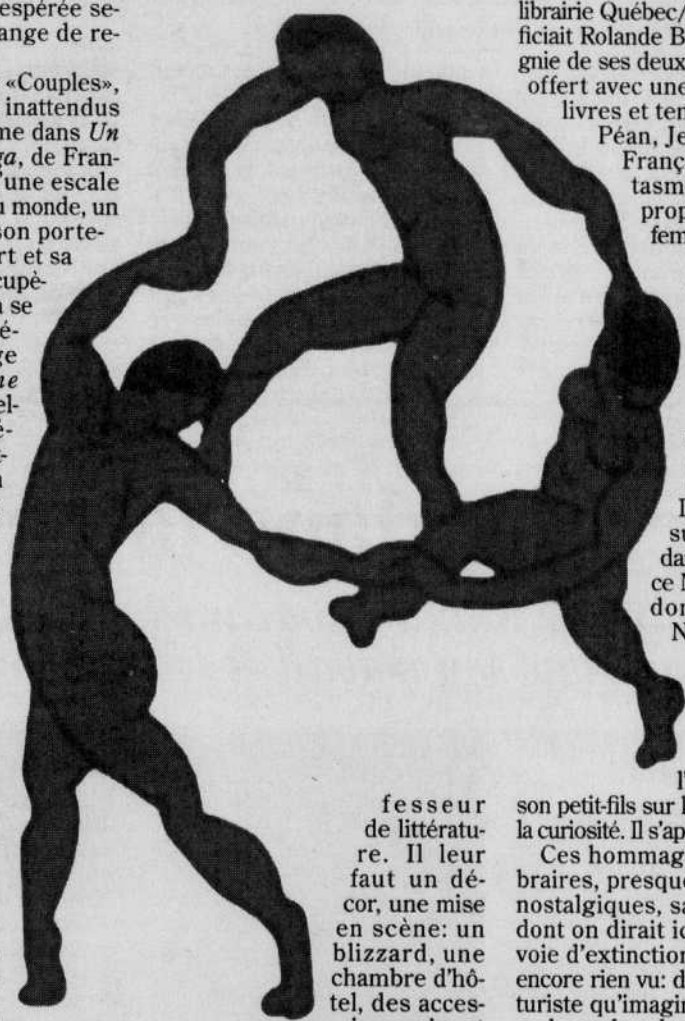
Naïm Kattan se souvient avec émotion d'avoir été lui-même libraire ambulant dans sa Bagdad natale, pendant la Seconde Guerre mondiale. D'autres étaient surtout libraires dans l'âme, comme ce Monsieur Lebeau dont se souvient Noël Audet, ou le grand-père de Paul Chanel Malenfant, personnage magnifique qui, sans l'avoir su, a lancé son petit-fils sur la piste infinie de la curiosité. Il s'appelait Nil...

Ces hommages aux petits libraires, presque unanimement nostalgiques, saluent une race dont on dirait ici qu'elle est en voie d'extinction. Et on n'aurait encore rien vu: dans le monde futuriste qu'imagine Elisabeth Vonarburg dans le dernier texte du recueil, même les livres électroniques sont devenus de séduisantes antiquités...

rchartrand@videotron.ca



Robert Chartrand



festeur de littérature. Il leur faut un décor, une mise en scène: un blizzard, une chambre d'hôtel, des accessoires, qui sont autant de signes qui renvoient à autre chose; à la littérature, à la peinture, à la musique. Un échange culturel troublant...

Rêveries d'été

## Le roman des cavernes

## LE MUSÉE DES ROCHES

L'ART RUPESTRE DANS LE MONDE  
Jean Clottes  
Éditions du Seuil  
Paris, 2000, 120 pages

## GRANDES GIRAFES

## ET FOURMIS VERTES

PETTITES HISTOIRES DE PRÉHISTOIRE  
Jean Clottes

La maison des roches éditeur  
Paris, 2000, 189 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Jean Clottes est l'un des plus éminents préhistoriens de la planète et les ouvrages qu'il a rédigés ne se comptent plus. Dans le magnifique album illustré qu'il vient de publier aux éditions du Seuil, il présente les plus beaux bijoux de l'art rupestre.

En six chapitres bien serrés, il fait le tour des plus grands sites du monde entier et fait découvrir au lecteur ébloui les grands secrets de cet art plusieurs fois millénaire. On y découvre comment les hommes, longtemps avant l'avènement de l'écriture, ont réalisé ces peintures sur les parois de pierre de leurs grottes. On y aborde la nature de ces images et les sens possibles de ces signes avant d'envisager une réflexion sur la précarité de l'état de ces témoins du génie artistique et les difficultés rattachées à leur conservation.

Mais au-delà du beau livre d'images qu'il est, cet ouvrage est aussi une sorte de pamphlet pour la sauvegarde du patrimoine préhistorique international continuellement menacé par l'homme.

Pour compléter cette lecture à la fois divertissante et didactique, les éditions de la maison des roches proposent un petit recueil de textes de Clottes qui sont autant de courtes histoires sur la préhistoire. On y découvre avec plaisir que derrière ce grand archéologue se cache un conteur de talent. Surtout lorsqu'il raconte l'origine des empreintes de mains de la Pantagoni, le mystère des statuettes des Vénus callipygès et les grandes girafes du Niger. Ici, point n'est besoin d'une riche iconographie pour illustrer les propos de l'auteur tant sa prose suggère des images puissantes et indéfinies. La preuve que pour voyager dans le temps et l'espace, on n'a pas vraiment besoin d'une machine.

## L'ANTHROPOLOGUE MÈNE L'ENQUÊTE

Nigel Barley  
Traduit de l'anglais  
par Bernard Blanc  
Éditions Payot & Rivages,  
collection «Voyageurs»  
Paris, 2000, 330 pages

Un ouvrage surprenant que ce roman d'un auteur non moins sur-

prenant, à qui l'on doit déjà quelques titres savoureux dont *Un anthropologue en détresse*, *Le Retour de l'anthropologue* et *L'Anthropologue n'est pas un sport dangereux*.

Dans ce nouveau récit d'aventures, Nigel Barley, anthropologue anglais et écrivain talentueux, s'est inspiré de l'existence d'un certain Stamford Raffles (1781-1826), éminent homme d'affaires de la Compagnie anglaise des Indes orientales, présumé fondateur de Singapour qui se piquait entre autres d'ethnologie. Le personnage a réellement existé et a même légué une belle collection ethnologique au British Museum. Mais la dimension biographique de cet ouvrage, bien qu'elle soit présente tout au long du livre, n'est qu'un prétexte à un récit plein d'humour où Barley se plaît à décliner sur tous les modes les péripéties de son héros. Récit qu'il agrémenté, çà et là, de ses propres aventures d'anthropologue.

Ainsi, sur les traces de Raffles, le lecteur sillonne l'Indonésie du début du XIX<sup>e</sup> siècle avec un réel bonheur tant l'écriture de Barley est vive et l'histoire truffée de rebondissements. Confondant les genres, Barley use avec perspicacité de la citation, qu'elle soit tirée du journal de Raffles ou d'ouvrages consacrés au personnage, à la Compagnie des Indes orientales ou encore à cette Indonésie époque où s'épanouissait en Orient le colonialisme européen. Ça se lit presque d'un trait tant c'est passionnant. De quoi donner l'envie de se mettre à l'anthropologie.

## PROFESSEUR CHERCHE ÈLÈVE AYANT DÉSIR DE SAUVER LE MONDE

Daniel Quinn  
Traduit de l'américain  
par Valérie Rosier  
Éditions Anne Carrière  
Paris, 2000, 350 pages

Allant de surprise en découverte, je suis tombée sur ce drôle de roman où il est question d'un prof de philo passionné à la recherche d'un élève désireux de sauver le monde. Déjà, c'est pas banal comme début. Et ça abonde dans le même sens quand ledit prof, Ishmael de son prénom, la trouve, cette élève, en la personne de Julie Gerchak, une jeune fille de douze ans intelligente, impertinente et futée. Loin des cours théoriques et des bancs d'école, la pédagogie dispensée par Ishmael en est une empreinte d'humanisme qui remet en question le modèle de civilisation occidentale capitaliste et la notion même de progrès. Tant et si bien que Julie s'intéresse bientôt aux maux de notre société et en découvre les origines.

Une jolie réflexion sur notre monde en général et sur la pédagogie en particulier qui pourrait ébranler les assises de plus d'un pédagogue de bureau.

SOCIÉTÉ

## Les écrivains d'Internet

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

C'est un lien direct entre le lecteur et l'écrivain, une autoroute où l'on peut se laisser doubler, ou suivre un joueur pendant quelque temps. L'irruption fulgurante d'Internet dans nos vies menace de bouleverser le monde fragile de l'édition. Et quelques auteurs tentent déjà d'en tirer profit. Fort d'une célébrité acquise par ailleurs, Stephen King, comme on l'a vu au cours de cette semaine, se permet de vendre un chapitre à la fois d'un roman épistolaire, *The Plant*, comptant sur l'honnêteté du lecteur qui devrait fournir un dollar américain pour chaque chapitre téléchargé. Si les lecteurs ne paient pas, menace-t-il, ils ne sauront jamais la suite de l'histoire. Pèse donc sur eux une responsabilité collective. Parions que le grand King s'amuse un peu. Et — est-ce affaire de réputation ou de marketing? — mentionnons aussi que l'écrivain de roman noir américain bénéficie, même sans éditeur, d'une publicité remarquable dans les médias pour sa initiative.

King essaie de tirer profit de cette expérience. D'autres auteurs poursuivent d'autres fins. Et Internet regorge de sites d'écrivains, certains inconnus, d'autres ayant déjà été publiés par des maisons d'édition, qui proposent aux lecteurs, souvent gratuitement, des textes de leur cru demeurés inédits, du moins sous une forme traditionnelle.

Parmi ceux-ci, mentionnons l'écrivain français Renaud Camus, dont on peut lire *Les Vaisseaux brûlés*, directement sur la Toile. *Les Vaisseaux brûlés* est la version hypertextuelle de *P.A.* (pour *Petite Annonce*), ouvrage paru chez l'éditeur P.O.L. La version Internet manie superbement les hyperliens, proposant ainsi une réelle lecture interactive au lecteur, qui dès la première ligne, peut s'engager dans «ne pas lire ce livre», ou dans une foule d'autres voies proposées par l'auteur.

Renaud Camus se plaît particulièrement dans l'hyperlien. «Je dois dire que l'expérience de la toile, du réseau des réseaux, est vraiment pour moi l'expérience d'une forme heureuse», expliquait l'écrivain en entrevue à Stéphane Bosquet. *Cet hypertexte auquel je travaille de façon permanente comme un work in progress ininterrompu, le chantier des vais-*

the official STEPHEN KING web presence

downloads  
The Plant

links

the rumors

the answers

the man

the past

the future

the now

The only official, sanctioned Stephen King site on the Web. All information on the site is provided and monitored by Mr. King and/or his assistants.

PLANT NEWS:  
Stephen comments on the success of The Plant.

Wondering what comes next? Click here.

Questions about The Plant? click here for The Plant FAQ.

credits

La page d'accueil du site [www.stephenking.com](http://www.stephenking.com).

seaux brûlés, offre une solution inespérée aux problèmes avec lesquels je me débats depuis le début, depuis Passage, depuis Travers.»

D'autres écrivains, moins connus et plus conservateurs par rapport à ce mode de diffusion, se contentent de mettre sur la Toile des pièces inédites, soit parce qu'ils ne veulent pas transiger avec un éditeur, soit parce que leur manuscrit a été refusé par celui-ci. A elle seule, la maison d'édition Boreál ne refuse-t-elle pas quelque 800 manuscrits par année?

## Le rôle de l'éditeur

Là, l'utilisation du réseau s'apparente à l'autoédition, ou à l'édition à compte d'auteur, commente Pascal Assathiany, président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), également président-directeur général des éditions du Boreál.

Mais M. Assathiany ne croit pas que le métier d'éditeur soit menacé par la très grande accessibilité du réseau pour les auteurs. S'il n'est peut-être pas toujours indispensable, l'éditeur est tout au moins utile. Car il n'a pas comme simple mission

de formater des mots écrits par l'auteur. Il lui sert de correcteur, de guide, et de promoteur de l'œuvre. Il découvre de nouveaux auteurs, les apprécie et fait leur mise en marché. «Les livres édités portent une double signature», ajoute M. Assathiany. Car les éditeurs font bien une sélection d'œuvres parmi la foule de manuscrits reçus en cours d'années. Si certains écrivains reconnus peuvent se permettre de vendre directement certaines de leurs œuvres sur le réseau, il faut reconnaître que le lecteur n'aura pas naturellement envie de se diriger vers des auteurs moins connus, et encore moins de payer pour lire leurs œuvres.

Il se publie en France 28 000 titres par année, auxquels s'ajoutent les quelque 4000 titres publiés au Québec. Si le lecteur n'en a pas assez de ces titres, qui ont été lus, corrigés et sélectionnés par les éditeurs, il peut toujours se tourner vers Internet, lance M. Assathiany. Rappelons cependant que les éditions Boreál offrent elles-mêmes un certain nombre de titres sur Internet, disponibles sous forme payante, à travers une compagnie européenne de distribution «en ligne», 00h00.com. Ces livres sont légèrement moins coûteux que ceux vendus en librairie, du fait notamment qu'il ne s'agit pas d'un produit fini, que ce sont des livres reliés sommairement, sans réelle couverture, etc.

Quant aux ouvrages fournis gratuitement sur le réseau, certains auteurs y voient sans doute le simple plaisir, non négligeable, d'être lus par le plus grand nombre.

De son côté, Hélène Messier, directrice générale de Copibec, organisme qui gère les droits d'auteur, reconnaît que l'auteur a plein pouvoir sur son œuvre, jusqu'à ce qu'il ait cédé les droits par contrat à un éditeur. En fait, les droits sont même attachés aux auteurs jusqu'à 50 ans après la mort de ceux-ci, plus longtemps encore dans les pays d'Europe. Cette modalité de la loi exclut cependant les auteurs à l'emploi d'une société, qui cèdent, le cas échéant, par ce lien d'emploi, leurs droits à leur employeur.

Mais il est encore évident que le réseau rend de façon générale plus accessible la production littéraire. Certains y voient une revanche de l'écrivain sur la télévision. L'avenir est une page blanche. Reste à voir jusqu'où la technologie peut nous mener.

# LIVRES

LITTÉRATURE NÉO-LATINE

## Dans l'amitié de François Pétrarque

### LA VIE SOLITAIRE

Pétrarque  
traduit du latin  
par Pierre Maréchaux  
Rivages poche,  
Paris, 1999, 312 pages

### LA VIE SOLITAIRE

édition bilingue latin-français  
Introduction, traduction et notes  
de Christophe Carraud  
Éditions Jérôme Millon  
Grenoble, 1999, 448 pages

GEORGES LEROUX

Piero della Francesca n'avait pas encore peint ses grandes fresques d'Arezzo quand François Pétrarque y vient au monde en 1304. C'est le tout premier quatorcento, et pourtant quand on le lit, on sait qu'on n'est déjà plus au Moyen Âge. Le monde ancien des systèmes a commencé de refluer, et on voit surgir, aussi belle que fraîche dans son latin inspiré de Cicéron et de saint Augustin, une écriture nouvelle, habitée par un sentiment inédit: l'inquiétude, le désir de se connaître soi-même et oubliant les grandes constructions de la scolastique, de renouer avec ceux qui dans l'Antiquité avaient tenté d'aller au bout de cette inquiétude, les stoïciens romains.

On a donné le nom d'humanisme à ce mouvement, dont il est le premier représentant et peut-être même le créateur. Il serait difficile de le définir, comme Burckhardt le proposait, par les contenus mêmes de la Renaissance, puisque la transition s'amorçait à peine. Et pourtant, Pétrarque est plus proche de Montaigne que de n'importe quel penseur scolastique. La raison en est assez claire, c'est l'avènement de l'intériorité.

Venu en France très jeune, Pétrarque fit des études de droit à Montpellier et à Bologne. Il pas-

sa la plus grande partie de sa vie à Avignon, mais en 1353 il retourna en Italie, pour y mourir, près de Padoue, en 1374. Son œuvre poétique en italien lui valut d'être rapidement célèbre, mais elle ne peut laisser dans l'ombre ses essais latins et sa correspondance (un seul volume traduit en français, *Aux amis*, Éditions Jérôme Millon, 1998) qui sont d'une grande richesse. La vie solitaire est l'un de ces traités, où le lecteur contemporain prend contact avec ces premières ouvertures de l'humanisme. Publié en 1366, il témoigne d'un moment de la vie de Pétrarque où l'équilibre de la vie publique et de la vie d'étude était devenu l'obsession de l'écrivain.

Rien ne lui semble en effet plus propice à «révéler l'homme à lui-même» que cette réflexion sur la nécessité et les difficultés d'une vie retirée des agitations de la politique, dans laquelle il fut lui-même submergé à la cour du pape en Avignon. Les descriptions qui constituent les premiers chapitres sont des portraits saisissants de la vie en représentation de soi-même, où chacun cherche la caution des autres pour construire le pouvoir et atteindre le plaisir, et de la vie retirée, où seule la compagnie de quelques amis sera admise et dont le but est d'abord la méditation et l'étude. A ces portraits correspondent des lieux hautement symboliques: d'une part la cour papale et ses intrigues, de l'autre la Fontaine de Vaucluse et le pays de la Sorgue, celui-là même où René Char allait construire ses bases et ses sommets.

### Une vie de lecture

L'argument de la solitude est un argument chrétien, dans la mesure où la vie retirée conduit plus sûrement que la vie active aux vertus qui sauvent. Mais derrière cet argument se tiennent des convictions qui ne man-



ARCHIVES LE DEVOIR

Les lectures de Pétrarque étaient considérables.

quent pas de profondeur. Puisse toujours quelque Cicéron ou Sénèque.

La *Vie solitaire* est en effet remplie d'écritures. Aux arguments qui la justifient, et qui sont déjà imprégnés des leçons des anciens, Pétrarque joint dans le deuxième Livre un impressionnant répertoire d'exemples. Proposés comme modèles, il s'agit surtout d'autorités littéraires: ce n'est pas tant la vie de l'autre que je dois regarder comme exemple,

mais ce qu'il dirait s'il était à ma place et me voyait. Ce sont les amis éternels, Virgile, Jérôme et les autres. Les lectures de Pétrarque étaient considérables et, trait qui le distingue des nôtres qui sont si diverses, il pouvait espérer en parler avec quelqu'un, car le répertoire des classiques était le même pour tous.

La mémoire avait alors un rôle et si on disait, par exemple, fidèlement ou amitié, on savait retrouver

tous ceux qui de Platon à Proclus avaient écrit quelque chose. La mémoire de l'humanisme est à cet égard, comme sa bibliothèque de manuscrits, dont la passion se communiquait alors de Byzance en Europe, sa richesse la plus précieuse.

On voit dès lors l'importance de cette révolution de la solitude, car elle consiste à promouvoir pour l'homme du monde une forme de vie léguée par l'Antiquité aux monastères chrétiens, et que chacun est invité à reproduire dans l'espace de son étude ou dans sa promenade solitaire en forêt. Parce qu'elle épouse des idéaux de liberté, cette forme de vie est la transcription du loisir des anciens dans ce temps pour soi que dans un autre ouvrage il appellera la «vacance» et dont les modernes ont fait ce que nous savons. La biographie de Pétrarque nous met en présence d'un grand amour, Laure, dont il pleura la mort tout le reste de sa vie, mais le paysage de *La Vie solitaire*, s'il n'est pas monacal, n'est pas non plus un paysage amoureux, où la solitude accueillerait l'aimée. L'absence de la femme n'est ici ni chrétienne, ni stoïcienne, elle n'est sans doute que le fait douloureux d'une perte.

Il faut s'étonner que ce traité n'ait pas eu de traduction française avant aujourd'hui, et encore plus que l'œuvre n'ait pas d'édition accessible à l'extérieur de l'Italie. Raison s'il en est de remercier les éditeurs qui nous donnent coup sur coup deux traductions intéressantes. La première, de Christophe Carraud, qui signe une superbe introduction, est accompagnée du latin et elle est exceptionnelle de clarté et de fluidité. La deuxième, de Pierre Maréchaux, est un peu moins littéraire, mais son format de poche la recommande à ceux qui voudraient l'emporter au bord d'un ruisseau.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Libre

### LE MUSÉE NATIONAL

Cécile Guilbert  
Gallimard  
Paris, 2000, 208 pages

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE

LE DEVOIR

Une jeune femme, pour l'avenir de laquelle les parents nourrissent les plus grandes espérances, se retrouve gardienne de musée. A Paris l'emploi n'est guère prisé, et on aura remarqué qu'il est souvent occupé par des gens dont la peau est naturellement bronzée. Du reste, c'est toute l'époque qui fait dans l'euphémisme. Ni sourds, ni étrangers, ni chômeurs, ni clochards, ni aveugles: les mots disparaissent à mesure que la bêtise bien-pensante gagne du terrain.

Le *Musée national* est le roman d'un moraliste. Cécile Guilbert, qui s'est fait remarquer à juste titre par deux essais, l'un sur Guy Debord, l'autre sur le duc de Saint-Simon (*Pour Guy Debord et Saint-Simon ou l'encre de la subversion*, tous deux parus chez Gallimard, dans la collection «L'Infini»), a reconnu ses maîtres. Avec le premier, elle partage une saine détestation de son temps. Avec le second, un sens aigu de l'observation, une position d'observateur privilégié, là, à la Cour de Louis XIV, intrigant, nouant des relations, perdant parfois; ici, impassible, rêvant ou lisant, assise bien droite dans son uniforme sur une chaise placée à l'entrée de quelque très démocratique salle, le plus souvent impressionniste, prise d'assaut par les foules cultivées.

Le roman ne ferait que brocarder l'époque que ce serait déjà bien, tant le trait est juste, même s'il lui arrive d'être un peu appuyé. Tel cocktail V.I.P qui se tient le jour de fermeture au musée d'Orsay, où est passée l'héroïne entre-temps, après que les toiles dont elle avait la garde au Petit Palais furent volées quasiment sous son nez; la pantomime grotesque d'une sœur pendue à ses por-

tables, branchée sur ses vernis-sages, ses agendas, ses crèmes de beauté; les hordes de touristes arborant leurs tee-shirts dérivés sans crainte du ridicule; les initiatives navrantes ou comiques des politiques en matière de culture, la morgue des supérieurs hiérarchiques, le musée/usine, avec sa rotation des gardiens, leurs pauses chronométrées, et qui réguisse à la fermeture les longues sautes de visiteurs traités dans la journée: tout est trop justement observé pour ne pas donner envie de fuir à toutes jambes.

Mais il y a plus. En faisant du musée (de surcroît national) la nécropole du monde contemporain, le roman pose la seule question qui vaille: comment sortir du musée quand tout ce qui bouge en matière de culture, de l'artiste au public, sans oublier les médias et la critique, passage obligé de tout adoucement artistique, n'a qu'une envie: y entrer, le mort avec le vif, couchés dans une même célébration télévisuelle où les sens comptent pour peu?

A ce problème qui ne paraît insoluble qu'aux ambitieux, notre Juliette répond par une désinvolture dont le XVIII<sup>e</sup> siècle français semble avoir à jamais donné le ton: «Nos étourdis et nos roués disent qu'il faut briller, et moi je dis qu'il faut jouir et se taire.» C'est Beaumarchais qui écrit à Madame de Godeville. C'est aussi Juliette qui fait l'amour le plus simple du monde, rue Richelieu, dans les salles désormais désertes de la Bibliothèque nationale, autre musée, à sa façon, où l'emmène, accomplissant une promesse, son petit ami qui y travaille. Qui le refait au musée d'Orsay, dans une pièce dérobée. Ou aux Tuileries, derrière l'Orangerie, vers quatre heures du matin. C'est Juliette qui lit: Chamfort et Miller, Manet sur la peinture. Qui aime les échecs et le tennis. Qui écrira. Tous gestes dessinant les contours d'une liberté qui n'est pas libertinage (foin des catégories!), mais le désir terriblement puissant d'inventer sa propre vie.

### POLAR

## Le crime dans la nature humaine

*L'héroïne de Maud Tabachnick: Sandra Kahn, une journaliste lesbienne que son travail et ses amours mènent un peu partout.*

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

La Française Maud Tabachnick s'est mise au roman policier sur le tard. A vrai dire, elle a pratiqué pendant 17 ans le métier de kinésithérapeute-ostéopathe avant de se lancer dans l'écriture. Son premier roman, *Une vie à fleur de terre*, était publié chez De-  
noël en 1991.

Mais dès son deuxième, *Un été pourri*, publié en 1994, elle entre dans la collection «Chemins nocturnes», chez Viviane Hamy, et plonge dans le roman noir. Maud Tabachnick invente alors son héroïne, Sandra Kahn, une journaliste lesbienne que son travail et ses amours mènent un peu partout. Depuis, son succès n'a cessé de croître. Il y a quelque temps, Maud Tabachnick était de passage au Québec, où elle participait au Salon du livre de Trois-Rivières pour y présenter deux livres, *Le Sang de Venise*, paru chez Flammarion, et *Le Tango des assassins*, aux éditions du Masque.

C'était là l'occasion de revoir l'Amérique, elle dont l'héroïne est une Américaine qui voyage de par le monde. Maud Tabachnick dit avoir été très influencée par la culture américaine, notamment avec ses meurtres en série. Elle s'est par ailleurs abreuver à la littérature anglo-saxonne, qui est, dit-elle, «davantage universaliste».

Dans *Le Tango des assassins*, Sandra Kahn part à la recherche de sa compagne kidnappée par un nazi réfugié en Argentine. L'intrigue permet de faire une incursion dans l'histoire de ce pays marqué par la dictature, l'auteur ayant l'habitude de se documenter abondamment sur les pays visités par Sandra Kahn. Maud Tabachnick en profite pour dénoncer au passage le fascisme ou le puritanisme, elle qui se passionne particulièrement pour le thriller géo-politique.



SOURCE ÉDITIONS FLAMMARION

Le type de roman pratiqué par Maud Tabachnick relève davantage du roman d'action, contrairement au roman policier qui a l'habitude de procéder par déduction.

Elle fait aussi évoluer son héroïne aux Etats-Unis, un grand pays où les déplacements sont faciles. Pour sa part, *Le Sang de Venise*, également un polar, se situe dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le roman noir, genre qui exploite à fond le crime, offre à Maud Tabachnick un moyen d'explorer la violence, celle qui, dit-elle, est en chacun de nous mais que nous apprenons à maîtriser.

«Le crime est dans la nature humaine», croit celle qui affirme déverrouiller cette impulsion à travers l'écriture. «Cela me donne un espace de liberté», dit-elle.

Il y a très longtemps, Maud Tabachnick avait voulu être journaliste. Elle s'était même présentée à un concours, mais on l'avait alors mise en garde contre un milieu où, disait-on, elle devait être prête à faire des concessions im-

portantes pour arriver. Il n'empeche, elle ne se voyait pas, confie-t-elle, devenir journaliste dans les secteurs de la famille ou de la santé. Peut-être est-il plus simple en définitive de pratiquer le métier de grand reporter en écrivant des romans policiers? Portée par l'imagination de son auteur, Sandra Kahn en voit de toutes les couleurs et est jetée dans les situations les plus dangereuses.

Il faut dire aussi que Maud Tabachnick ne craint pas de briser certains tabous, notamment en mettant en scène une héroïne lesbienne, choix peu banal même s'il devient de plus en plus usité en littérature. Par ailleurs, le type de roman pratiqué par Tabachnick relève davantage du roman d'action, contrairement au roman policier qui a l'habitude de procéder par déduction. Maud Tabachnick se distingue ainsi d'une Agatha Christie, par exemple, dont la Miss Marple débùsquait les coupables en croquant des petits gâteaux et en buvant du thé...

Le genre du polar, explique-t-elle, a été pratiqué par les femmes dès les années 20, même si celles-ci signaient alors souvent leurs œuvres d'un pseudonyme. Les femmes qui ont écrit des romans policiers ont dépeint leurs contemporains. Dans l'univers de Maud Tabachnick, les femmes sont libérées. Mais elles évoluent dans un monde qui, ajoute-t-elle, a encore beaucoup à faire pour devenir un monde idéal...

LE SANG DE VENISE  
Flammarion  
Paris, 2000, 288 pages

LE TANGO DES  
ASSASSINS  
Les Éditions du Masque  
Paris, 2000, 312 pages

Cahier SPÉCIAL

Le Devoir

Tombée publicitaire 4 août 2000 • Parution 12 août 2000

Rentrée  
SCOLAIRE



LE DEVOIR

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Notre catholicisme et le petit bonheur

LE CATHOLICISME  
QUÉBÉCOISRaymond Lemieux et Jean-Paul  
Montminy  
Éditions IQRC  
Sainte-Foy, 2000, 144 pagesLA MÉMOIRE HEUREUSE.  
LUMIÈRESPERSONNELLES SUR  
LA GRANDE NOIRCEURMonique Boucher-Matte  
Éditions Septentrion,  
Sillery, 2000, 128 pages

Publié dans l'éclairante collection «Diagnostic», *Le Catholicisme québécois*, des sociologues Lemieux et Montminy, tous deux de l'Université Laval, pose la question sans détour: «le christianisme d'ici a-t-il un avenir?» Leur réponse, rigoureuse et prudente, prend la forme d'un parcours en trois temps: «un regard historique sur la réalité religieuse du Québec» de la Conquête à 1960, une analyse du choc culturel et social que fut la Révolution tranquille et un essai de prospective qui s'appuie sur «une lecture de l'actualité dans son dynamisme spécifique».

Louis  
Cornélius

Leur regard historique, quoique critique, se veut surtout compréhensif et indulgent. Les auteurs expliquent ainsi «l'alliance objective du gouvernement de l'Église et du gouvernement de la Colonie» d'après la Conquête, en pointant un souci commun de préservation de la paix sociale nécessaire aux deux instances. En ce sens, ils préfèrent parler d'une Église opportuniste plutôt qu'obscurantiste. Appauvrie dans une société dominée, selon leurs termes, cette Église fournira un socle identitaire à un peuple fragilisé.

À partir de 1840, enfin reconnue officiellement, elle fait le plein de forces nouvelles et elle devient «une Église cadre dans une société en développement». Pionnière dans les domaines de la santé et de l'éducation (enseignement obscurantiste? Les auteurs répliquent: «Y a-t-il une différence structurelle entre compter des Ave et compter des Big Macs?»), elle représente «une sorte de matrice culturelle»

qui traverse tous les champs de l'expérience personnelle et sociale. L'ultramontanisme triomphant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la voit à son apogée dans ce rôle... qui tire à sa fin.

L'épreuve de la modernité ébranle ce petit temple québécois. L'urbanisation accélérée et ses conséquences en terme de complexification sociale modifient la donne. Lemieux et Montminy rappellent que le défi moderne fut souvent relevé par l'Église en insistant, entre autres, sur les réalisations pédagogiques des frères éducateurs (en éducation de masse, en enseignement de l'agriculture, en initiation aux sports), mais le choc à venir relève d'une ampleur jamais vue et ses causes proviennent tout autant de l'intérieur que de l'extérieur de l'institution religieuse.

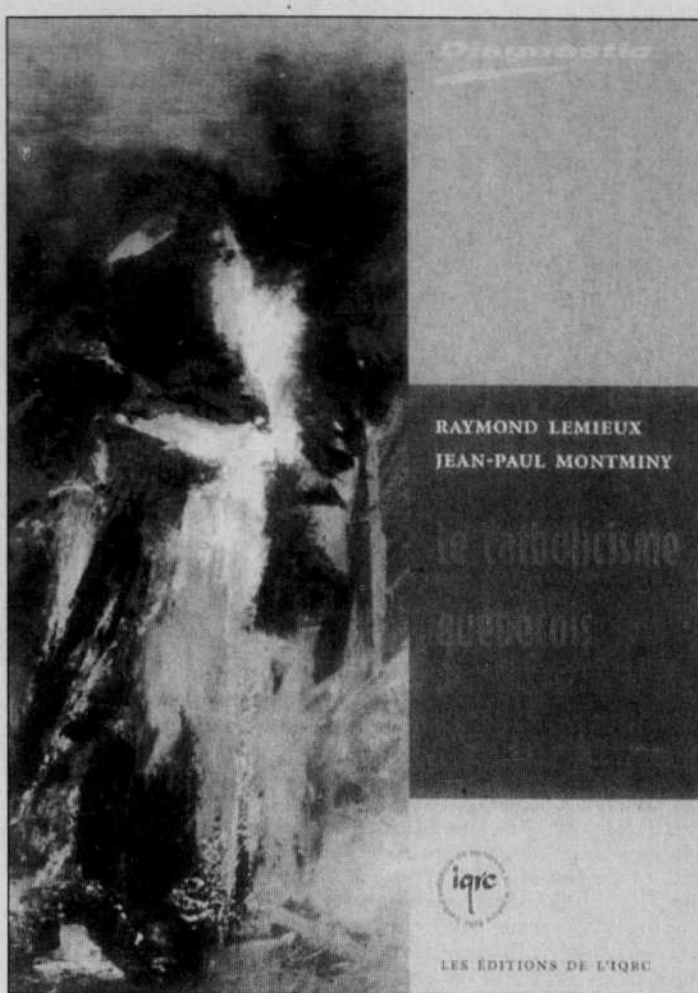
Le phénomène a été raconté mille fois: au moment où les structures d'encadrement social entrent dans une phase de sécularisation radicale, où les mass médias modifient la dynamique du changement social, l'Église se lance dans un aggrégement. Au Québec, la crise est globale et bouillonnante. D'un côté, on assiste à la chute des pra-

tiques, au tarissement des vocations, aux «sorties» (les détroqués) et la crédibilité des institutions chrétiennes est questionnée. De l'autre, ce cataclysme provoque une quête d'authenticité au sein même de la foi catholique (renouveau catéchétique, mouvement communautaire et charismatique) qui indique que la source inspire encore. Reste que, tout compte fait, les choses ne seront plus jamais comme avant.

En fin de parcours, Lemieux et Montminy se tournent vers demain à partir de l'aujourd'hui brouillé: «Quels sont les projets possibles pour les héritiers du catholicisme québécois?» À l'heure du «marché du sens», de la culture religieuse marginalisée et des repères culturels évanescents, comment entrevoir l'avenir et, surtout peut-être, contribuer à le faire?

Un trop-plein de  
croyanances

Les sociologues nous obligent

RAYMOND LEMIEUX  
JEAN-PAUL MONTMINYiqrc  
LES ÉDITIONS DE L'IQRC

d'abord à une prise de conscience: «La difficulté rencontrée par les Québécois d'aujourd'hui, en ce sens, n'est pas de croire. Ils sont au contraire saturés de croyances. Elle est de croire avec d'autres et d'inscrire leur expérience croyante dans l'histoire et dans la société.»

Comment, en d'autres termes, contrer la tentation débiliteuse du solipsisme de la croyance privée ou sectaire et inscrire notre démarche dans le monde, qui est toujours social?

Ce nouveau défi qui s'offre au christianisme (Nouveau? Fernand Dumont disait qu'il est «de la nature même du christianisme de vivre en état de crise»), Lemieux et Montminy le résumant en un projet exigeant: «Il consiste à concilier la participation à la cité et la volonté de donner vie au meilleur de ses traditions.» Les laïcs engagés doivent y trouver leur place, de même que les femmes, sans lesquelles le catho-

licisme en acte à l'heure actuelle ressemblerait à une peau de chagrin. Faut-il ajouter, aussi, que la parole sans les actes serait comme le grain jeté dans la pierre?

Ouvrage modeste et tout en nuances, *Le catholicisme québécois* s'adresse à tous ceux que l'évolution sociale et culturelle du Québec intéresse. Ni théologiens ni agents recruteurs pour une confession en quête de renouveau dans la fidélité, Lemieux et Montminy font ici œuvre d'éclairage discret: «Ce livre n'est pas une histoire du catholicisme québécois. Il se veut avant tout une recherche d'intelligence de ce catholicisme comme fait social.» Inspirant diagnostic: la compréhension et l'accompagnement plutôt que la hargne ou la complaisance.

Le livre du petit bonheur

La Grande Noirceur ne fut pas  
sombre pour tous et il fait bon lire

les souriants souvenirs de Monique Boucher-Matte dans *La Mémoire heureuse*, un petit ouvrage sans prétention qui parle d'une enfance québécoise des années 1938-1942 vécue dans le quartier Saint-Henri et la très proche banlieue montréalaise.

Le préfacer Jean Du Berger résume l'ensemble avec quelques mots-clés qui deviennent ici des univers où règne le bonheur tranquille: la maison, l'école, le voisinage, la paroisse, la ville, la campagne et la musique. Famille de classe moyenne, ordinaire pourrait-on dire, les Boucher morlaient dans la vie en faisant du quotidien le lieu d'un émerveillement sans ostentation.

En 1938, Monique a dix ans. Aujourd'hui, dans un style délicat qui fuit toute enflure, elle se souvient des calmes fins d'été qui annonçaient la rentrée des classes, des hivers éclairés par la joie de Noël («Pendant que nous dormions, Jésus naîtra... Comme nous étions heureux, la nuit de Noël!»), des printemps légers et des étés à bicyclette.

«Les années de «Grande Noirceur» au Québec?» écrit-elle. Allons donc! On y voyait, je crois, assez clair chez nous. Parce qu'il y avait, omniprésente, la musique, celle du père organiste amateur, celle de Wilfrid Pelletier et de ses Matinées symphoniques, celle de l'abbé Gadbois chantée en famille. Parce qu'il y avait, aussi, l'école des religieuses et les rendez-vous liturgiques qui rythmaient l'existence en lui insufflant du sens, souvent même celui de la fête. Parce qu'il y avait, enfin, la radio et ses voix réconfortantes.

À dix, douze ans, même les sifflets des manufactures de Saint-Henri et les rumeurs de la guerre ne parviennent pas, et c'est très bien ainsi, à troubler l'ordre heureux du monde.

Monique Boucher-Matte a voulu témoigner de ses «lumières personnelles». Elle ne joue pas à la sociologue parce qu'elle sait bien que «somme toute, la «Grande Noirceur», ce n'était probablement pas une invention...». Son livre est celui d'un enfant qui eut la chance, qui ne fut pas donnée à tous, de sourire et de grandir dans la joie, sans inquiétude. Il nous dit, sans faire thèse, que le bonheur fait aussi partie de l'histoire. Douce lecture.

louiscornellier@parroinfo.net

LITTÉRATURE  
ÉTRANGÈREComment  
«pinser»  
en sicilien

LE COUP DU CAVALIER

Andrea Camilleri  
Traduit de l'italien (Sicile)  
par Serge Quadrupani  
avec l'aide de Maruzza Loria  
(pour le sicilien)  
et d'Emilia et Tiziana Piccone  
(pour le génois)  
Éditions Métailié  
Paris, 2000, 228 pages

JOHANNE JARRY

Ce n'est pas un hasard si ce roman a nécessité le travail et les connaissances de trois traducteurs. Si on devait résumer *Le Coup du cavalier* de l'auteur italien Andrea Camilleri, on pourrait dire que celui qui connaît la langue d'un pays maîtrise sa logique, la façon de «pinser» (traduction du sicilien) de ses habitants. Et comme le constatera Giovanni Bovara, nommé inspecteur à Vigàta, en Sicile, en septembre 1877, cette connaissance du sicilien s'avérera essentielle à l'exercice de ses fonctions: faire régner la justice.

Bien que Bovara soit né en Sicile, c'est à Gènes qu'il a grandi. Il a génétiquement tout ce qu'il faut pour comprendre le sicilien, mais c'est en génois qu'il a appris à penser, et c'est dans cette langue (la logique propre à cette langue) qu'il exerce ses fonctions. Ce qui ne sera pas une mince tâche à Vigàta où la corruption mène le bal. A preuve: les deux inspecteurs qui ont précédé Bovara ont été tués sans que quiconque en soit inquiet. Pourtant, Giovanni Bovara est bien déterminé à mettre fin aux arnaques financières de ces messieurs de Vigàta.

Mais ses ennemis sont habiles et, atout majeur, ils parlent une langue que lui, Bovara, maîtrise fort mal, ce qui l'empêche de prévoir les coups. Résultat? Il aboutit en prison grâce à une machination qui, bien que cousue de gros fil blanc (pour le lecteur), laisse le chemin libre aux malfaiteurs. Mauvais calcul de leur part; ce séjour à l'alcubien tient lieu de voyage d'immersion et permet à Bovara de se réapproprier sa langue natale. Désormais, il sait comment jouer pour mettre ses adversaires en échec.

Dans ce roman presque fable politique, Andrea Camilleri exprime plusieurs subtilités reliées à l'usage de la langue. Sans le travail exceptionnel des traducteurs, ces subtilités ne seraient jamais parvenues au lecteur français. On doit à Serge Quadrupani (principal traducteur de ce roman) une ingéniosité langagière respectueuse du style de Camilleri, très inspiré par le dialecte sicilien. Ce traducteur fréquente l'œuvre de Camilleri depuis longtemps.

Il a aussi traduit en français: *La Forme de l'eau*, *Chien de faïence* (deux polars publiés chez Fleuve noir) et *L'Opéra de Vigàta* (aussi chez Métailié). Mentionnons que les romans policiers font un malheur en Italie où Camilleri, à l'âge de 74 ans, fait office de star littéraire. Espérons que ce statut accélérera la vitesse de traduction de ses livres... Car Andrea Camilleri est un auteur dont les livres sont savoureux et se lisent comme de courts séjours (économiques) en Sicile.

Le Coup du cavalier



ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## Sur la route des Hell's Angels

LOUIS HAMELIN

La curiosité est la morale de notre temps. J'ai déjà écrit cette phrase quelque part, et, sans vouloir me vanter, je trouve que je suis parfois capable d'avoir raison presque aussi bien qu'un autre. Le tourisme, sous sa forme primitive de déplacement physique ou celle, plus sophistiquée, que permet maintenant Internet à travers les savoirs, semble bien devoir devenir la pose intellectuelle dominante, sinon même la forme définitive privilégiée par la vie humaine. Pour rentabiliser la saison hivernale, on fait maintenant du «storm watching» sur la côte ouest de l'île de Vancouver et, si les tornades étaient par nature plus prévisibles, nul doute qu'elles seraient suivies par des autocars bondés et commentées, micro au poing, par un étudiant en météorologie. Je songe aussi aux vieilles industries obsolètes qu'une subvention gouvernementale, surtout dans le comté de Shawinigan, permet de transformer en un clin d'œil en halte obligatoire avec petit dépliant inclus sur le chemin sans imagination des congés payés.

C'est désormais ce regard à jamais extérieur aux choses qui semble primer: le bourrage de crâne plutôt que la réflexion; l'accumulation chaotique des images et des sites, plutôt que la compréhension, et la continuité d'une histoire. J'en trouve une autre preuve jusque dans le récit haletant que fait Hunter S. Thompson, ancien journaliste viré auteur de livres, de la saga des Hell's Angels, saisie ici dans toute sa «pureté originelle», si l'on peut dire, du début des années 60.

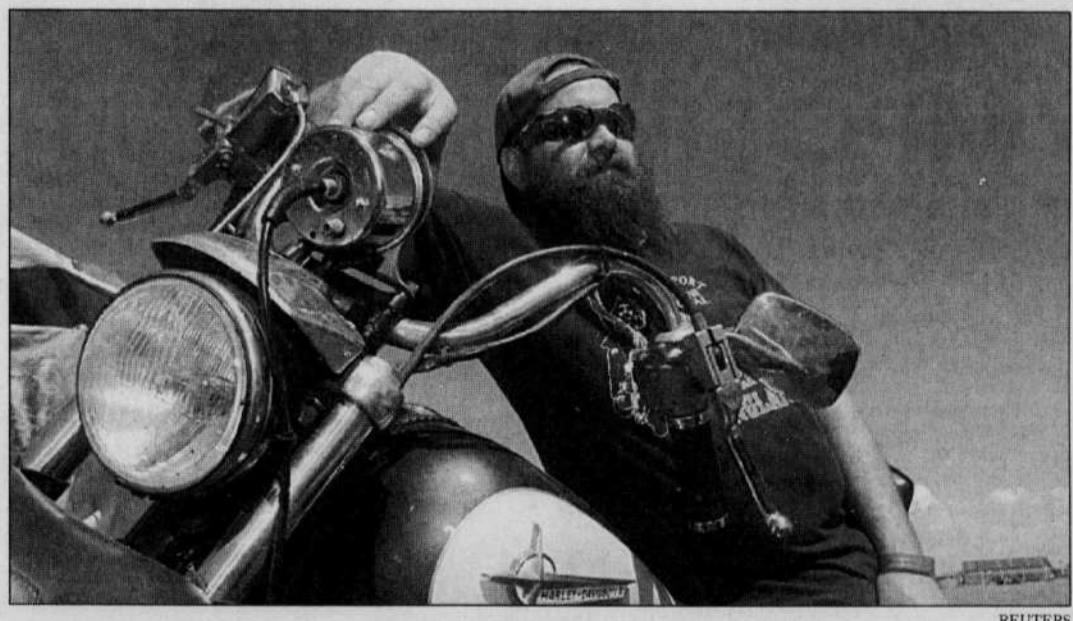
Hunter est un spécimen rare: un intellectuel ou, à tout le moins, quelqu'un qui gagne sa vie à l'aide d'un stylo, se voit accorder l'insigne permission de suivre les Hell's pendant plus d'une année sur les routes si justement célébrées de la Californie de l'ère acide, de la période Beach Boys, des happenings de Hashbury et j'en passe. L'idée de base, si je comprends bien l'auteur, est que les Hell's représentent le dernier avatar du pionnier américain libre et insoumis, un dévoreur d'espace ne se pliant à d'autres lois que celles énoncées par les codes d'honneur en vigueur à l'intérieur du clan.

prends bien l'auteur, est que les Angels de cette période, qui n'ont encore presque rien à voir avec les chic gangsters cotés en bourse que nous connaissons (pas personnellement; je me fais un point d'honneur, pour ma part, de refuser leurs invitations à déjeuner dans le nord de la ville), les Hell's, bref, représentent le dernier avatar du pionnier américain libre et insoumis, un dévoreur d'espace ne se pliant à d'autres lois que celles énoncées par les codes d'honneur en vigueur à l'intérieur du clan. Un cavalier furieux et intrépide qui réalise avec sa monture le même genre de mariage symbolique qu'a idéalisé le cowboy des plaines en selle du matin au soir. Voilà pour le mythe.

Un folklore  
bien connu

Thompson possède une écriture efficace et frondeuse, que vient déformer, dans cette traduction, quelques malheureuses poussées d'argot hexagonal, une écriture bien dans la ligne du nouveau journalisme où le narrateur, situé en plein cœur de l'action, lui-même partie prenante au reportage-récit, est capable d'épouser les états d'esprit de son sujet. Il sait même éviter de verser dans une subjectivité emphatique à la Tom Wolfe (voir *Acid Test*, par exemple). On peut passer rapidement sur les éléments de folklore les plus connus, ce romantisme à rebrousse-poil des vols en série, bagarres homériques et raids lancés sur des petites villes réduites à l'état de panique. Tout ça est bien croustillant, propre à satisfaire les vilains appétits voyeurs.

Ce qui m'intéresse davantage, c'est cet autre appétit dont vont presque tout de suite faire preuve les Hell's pour une couverture médiatique dont les débordements, alliant les références cinématographiques aux peurs profondes d'une Amérique toujours soucieuse de protéger ses vierges blanches de toute menace sexuelle brute, les feront passer du rang d'ennemis publics à celui de stars instantanées. Bien sûr, tout en cultivant la brutalité, ils feignent de



REUTERS

L'idée de base, si je comprends bien l'auteur, est que les Hell's représentent le dernier avatar du pionnier américain libre et insoumis, un dévoreur d'espace ne se pliant à d'autres lois que celles énoncées par les codes d'honneur en vigueur à l'intérieur du clan.

s'offusquer de certaines exagérations tendant à les présenter sous les traits de violeurs dégénérés (sur la question du consentement, ils privilégient, définitivement, une approche à l'ancienne).

Mais il est presque attendrissant, finalement, de les voir s'inquiéter tous ensemble du contenu de tel article, comme des précheurs du dimanche qui auraient leur message oecuménique à livrer, puis, plus loin, se mettre pratiquement en ligne pour accorder des entrevues et savourer, ainsi, leur broussailleuse binitte à la une des magazines, simples mortels désireux de goûter à la notoriété, comme n'importe quel naïf de l'ère Warhol. Et s'ils se fâchent contre les journalistes (et contre Thompson, qui finira par prendre une raclée), c'est uniquement parce qu'ils estiment que le magot leur passe sous le nez. Il faut leur rendre cette justice: les Hell's avaient sans doute moins à cacher, à l'époque, qu'aujourd'hui.

Thompson relate une virée du 4 juillet effectuée dans un bled de montagne appelé Bass Lake, près du parc national de Yosemite. Le choc promet. La horde sauvage s'approche, monopolisant les routes, au moment pré-

cis où la paisible villégiature se remplit de familles venues s'épanouir au grand air. Radios et journaux regorgent de nouvelles alarmistes. Un reportage sensationnel du *Life* ne permet aucune illusion: les Angels sont bien hors-la-loi assoiffés de sang que tout le monde redoute. La milice patriotique locale, red-neck à souhait, est sur la brèche.

Or, que se passe-t-il? Les guerriers du mal, se rendant en bande acheter de la bière au supermarché du coin, ont la surprise de se retrouver «au milieu d'une foule impatiente [attendant] l'arrivée du Cirque des Voyous vanté par *Life*». Un type en bermuda, caméra super huit en main, demande alors à leur chef de prendre la pose. Morale des temps: sous l'œil désamorceur du touriste (cette force contemporaine), aucun méchant ne peut serrer les mâchoires très longtemps. Le Mal lui-même en perd ses dents. Il devient rentable lui aussi. Que peut-il bien faire d'autre? L'enfer est une attraction touristique. *Cheese*.

Pour avoir affaire à un tourisme plus conventionnel, on lira *Rhum Express* du même Thompson, livre commencé en 1959, et qui ne vit le jour qu'en 1998 aux États-Unis.

Porto Rico. Soleil, cuites répétées, faune minable de journalistes paumés qui se comportent, en cette terre outrageusement conquise de la sphère yankee, comme autant de petits rois déclassés.

Mais les forces occultes qui grondent autour d'eux, et qu'ils préfèrent ignorer, leur feront peut-être payer ce regard de pilleurs de paradis désabusés qu'ils promènent autour d'eux. Promu scribe mercenaire par une clique d'investisseurs étrangers («votre job... vendre cet endroit»), le héros constate: «J'étais payé vingt-cinq dollars par jour pour bousiller le seul lieu au monde où j'avais éprouvé une certaine paix...» Du golf, avec ça?

HELL'S ANGELS

Hunter S. Thompson  
traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sylvie Durastanti  
Robert Laffont  
Paris, 2000, 346 pages

RHUM EXPRESS

Hunter S. Thompson  
traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Bernard Cohen  
Robert Laffont  
Paris, 2000, 268 pages

## LIVRES

BLEUE... COMME UNE ORANGE

## Le pays de la fiction et de la lumière

La Chine, le Brésil, la Grèce, l'Égypte, New York, le Grand Nord des Inuits, l'Italie, l'Argentine, la Gaspésie et l'Afrique: voilà où vous emmène le cahier *Livres du Devoir* au cours des prochaines semaines, si vous refusez, vacances ou non, et où que vous soyez, quoi que vous fassiez, de vous départir de votre cher journal pour la période estivale.

Vous serez en bonne compagnie et, au premier chef, avec Aline Apostolska. Tous les jeudis soirs de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, celle-ci anime *Bleue comme une orange*, une émission qui réunit un écrivain et un artiste pour engager un dialogue culturel et poétique des plus évocateurs autour d'un pays. Hélas! la radio, formidable créatrice d'atmosphères, est éphémère. Qu'à cela ne tienne: *Le Devoir* saura retenir ces paroles fugitives. Chaque samedi, retrouvez la version écrite spécialement pour vous de ce qui vous aura charmés trois jours plus tôt. Cette semaine: l'Italie de Paola Baggio et Normand de Bellefeuille.

ALINE APOSTOLSKA

Paola Baggio est née à Bassano del Grappa, village montagneux de la Vénétie, où l'on fait la meilleure grappa. Arrivée à Montréal avec ses parents à l'âge de six ans, elle a grandi dans le quartier de la petite Italie avec sa famille. Après des études en biologie, elle s'oriente vers l'enseignement pour être aujourd'hui professeur en 6<sup>e</sup> année du primaire à l'école Lanauère. À 14, 21 et 25 ans, elle est retournée dans le pays de son enfance pour raviver la part italienne d'elle-même qu'elle désire conserver et cultiver.

Normand de Bellefeuille est né à Montréal. Parallèlement à son métier d'enseignant du secondaire, il a mené une brillante carrière d'écrivain, poète et romancier. Aujourd'hui éditeur chez Québec-Amérique, il œuvre pour établir des ponts entre les littératures italienne et québécoise, trouvant ainsi l'occasion de retourner dans le pays qui depuis l'adolescence le fascine, «pays du mensonge et de la lumière», où il se sent comme dans les «vues» qui ont nourri son adolescence.

## Pays du mensonge et du paraître

La figure de l'Italie dans le roman québécois: fantôme, métaphore,

mais aussi... mensonge. C'est sous ce titre polémique que Normand de Bellefeuille a présenté sa dernière tournée de conférences auprès des élites universitaire et littéraire italiennes, exprimant ainsi clairement le rapport de fascination et d'inspiration qui, depuis l'adolescence, le lie intimement à ce pays, ou plutôt ces pays, puisque l'Italie n'est pas une, mais multiple. S'y ajoute sa perception singulière, littéraire, mais surtout cinématographique, du pays, de cette culture si ancienne apte à réveiller en nous des perceptions sensorielles — lumière, chaleur, couleurs, sons, odeurs — qui au Québec lui semblent plus neutres. D'essentielles perceptions sensorielles, de belles endormies qui chuchotent à l'oreille de notre mémoire subjective et sélective.

On pourrait penser que des images de *Ben-Hur* et de *Quo Vadis* à une confrontation avec la vraie Italie et les vrais Italiens, Normand de Bellefeuille aurait fait une traversée vers le réel en se collant physiquement à ce qui fut pour lui fiction. Il n'en est rien. Il affirme «chercher le metteur en scène et l'éclairagiste», comme si toute l'Italie était Cinecittà, et succomber à un fol besoin de mythifier le récit de ses voyages, alors qu'il n'a de discours que «strictement documentaire» lorsqu'il revient, par exemple, de



Un symbole impérissable de la séduction italienne: Marcello Mastroianni, qu'on voit ici dans une scène du film *La Peau*, en compagnie de Claudia Cardinale.

France ou d'Écosse. Au chapitre de l'Écosse, l'essayiste Jacques Allard serait sans doute plus près du processus de «mythologisation», mais cela est une autre histoire, et peut-être l'objet d'une future émission... Pourquoi donc cette perception d'un mensonge italien chez Normand de Bellefeuille? L'Italie reste certes la terre de la création artistique, de la commedia dell'arte, des conventions et des images que l'on a besoin de donner de soi. Il s'empresse néanmoins de préciser qu'il parle bien de son mensonge à lui, et non de celui des Italiens. Évidemment, quitte à être dans le jeu, autant y croire pleinement, et le jouer en toute sincérité.

C'est cela que confirme l'Italo-Montréalaise Paola Baggio. Revenant vers le pays de son enfance avec une vision nord-américaine, elle n'a pu échapper au filtre d'un irréductible discernement: «Je n'ai pu m'empêcher de constater à quel point il fallait se plier aux règles du paraître. Avoir l'air toujours souriant, toujours bien habillé, toujours partir en vacances...». Les «vues», les films qui ont peuplé l'adolescence

de Normand de Bellefeuille, trouvent ainsi un écho réel dans le spectacle de soi que l'on doit offrir à ses voisins, cultivant son intimité à l'ombre du qu'en-dira-t-on.

## Beauté, convivialité, exubérance et tutti quanti...

La culture nord-américaine, adonnée à la recherche d'authenticité et de conscience, trouve là ses limites. La vieille Europe ne s'offusque pas d'évoluer dans le paraître, et plus on se rapproche de ses racines latines et méditerranéennes, plus on est près de la liberté d'être dans le spectacle, avec toute l'extraordinaire part de convivialité, de faconde, toute cette douceur de vivre indissociable du fait de se sentir vraiment en vie, et peu importe que ce soit au prix de quelque indispensable théâtralité. Toute une vision du monde façonnée par le fait de vivre quotidiennement, et depuis toujours, dans la beauté, les traces historiques — «ce décor qui a beaucoup servi» — la luxuriance végétale, l'odeur envoiement de la peau et de la nature surchauffée par l'omniprésence solaire, toute cette prépondérance du paraître en effet, mais d'un paraître tellement véridique que seul l'art peut véritablement en traduire l'intensité. Selon mes invités, dans le cas de l'Italie, l'art semble plus révéler le vrai que le travestir. Tout cela qui est si normal pour un Italien dont les yeux sont habitués à vivre dans l'abondance, «et si séduisant pour un Nord-américain» comme se plaît à le reconnaître de Bellefeuille. Tout ce qui manque à Paola aussi, malgré tout, à Montréal, elle qui tient tant à conserver ses images, ses odeurs qui font remonter les souvenirs et lui permettent de s'ancre dans ses racines éloignées, mais non trahies. «Je veux garder en moi toutes cette mémoire et cette beauté», affirme-t-elle, «pour ne pas trahir complètement mon pays». La trahison reste la véritable hydre de l'exil, et le souvenir, la seule épée qui puisse lutter contre un tel mortifère dragon.

Souvenirs souvenirs, et plaisirs. Si quitter c'est trahir, ne pas oublier c'est travailler fort à conserver la langue. Par amour de sa deuxième langue, le français, Paola Baggio est devenue enseignante du primaire. Mais elle a conservé sa langue, son dialecte vénitien, qu'elle parle encore avec ses parents, en plus d'avoir récemment choisi de retourner vivre dans le quartier montréalais de la Petite Italie. Cette langue qui est en soi une chanson, pareille à

celles qu'elle chantait enfant et dont, spontanément, elle retrouve les paroles en studio. Cette langue poétique et vive, mouvante d'une région à l'autre, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, selon qu'il s'agisse d'un opéra donné à la Scala de Milan, d'un poème, d'une sérénade accrochée aux trompe-l'œil de la côte ligure, des psalmodies d'Assises, de la retenue de Sienna, des disputes de Naples, de l'excès de fiction de Florence, ou d'une langoureuse incantation amoureuse d'Adriano Celentano dont la mère de Paola peuplait sa cuisine et d'une larme nostalgique, peut-être, assaisonnait ses plats.

Car qui dit mémoire évoque évidemment des goûts, et autant que l'omniprésence artistique et musicale, l'Italie ne va pas sans le souvenir des plats accrochés au palais avec l'adhérence de la fidélité. Paola Baggio évoque la polenta, le *co-teccino*, la choucroute typique des régions du Nord, et m'explique que les Italiens privilégient les réunions à la table familiale aux sorties au restaurant. Normand de Bellefeuille s'honore de manger «tout et n'importe quoi», ayant écumé tous les restaurants italiens de Montréal avant de s'adonner à une découverte enchantée des plats régionaux lors de ses tournées italiennes. *Vitello tonato, bolo misto, scalopine* accompagnées de combinaisons inattendues et colorées, grillades de fruits de mer, on découvre en lui le connaisseur que sa sveltesse ne laisserait pas soupçonner. Je ne peux pour ma part m'empêcher de penser que si les Italiens privilégient les repas maison, le succès de la célèbre trattoria dai Baffoni se justifie sans doute, comme me l'expliquait son propriétaire, par le fait que depuis toujours on y sert «ce que les Italiens de souche avaient l'habitude de manger chez eux». Souvenir impérissable de la mama, et du lieu stratégique que constitue la cuisine.

## Québec - Italie

On sait que parmi les communautés qui ont successivement peuplé et façonné Montréal, la communauté italienne est l'une des mieux intégrées. Selon Baggio, cela tient «aux points communs entre Italiens et Québécois», plus nombreux qu'on ne le croit: le sens de la solidarité communautaire, la place centrale de la mère, sans doute aussi la prépondérance de la religion romaine et apostolique qui, en Italie comme au Québec, a longtemps imprimé sa marque, par le biais aussi de

ses excès. J'évoque Casanova, caricature d'une morale grégaire où, depuis trop longtemps, Vénus à sa proie est attachée et où «on est puni par là où on a péché» comme dans la mieux huilée des spirales dantesques. A ce chapitre, Paola Baggio confirme que l'Italie lui semble encore imprégnée de cette interprétation catholique du texte «même si les générations changent et ne suivent plus les interdits d'antan». Elle, l'Italienne, et lui, le Québécois, ont d'ailleurs aussi en commun d'avoir rejeté le joug catholique de leur enfance, elle en bifurquant très tôt vers les sciences et la biologie, lui en versant dans l'athéisme sans compter l'indispensable rébellion que stipule en soi le métier d'écrivain.

Les rapports homme-femme en portent particulièrement l'empreinte, constituant sans doute une différence sinon une incompréhension majeure, entre les conceptions italienne et québécoise, non pas des responsabilités familiales mais de la séduction, de son rôle et de ses codes. Alors que le traditionnel culte du héros encore si vivif en Italie cache mal l'androgynie intrinsèque à la divinisation héroïque même, les Italiens entretiennent leur art de la séduction, «une façon de regarder les femmes comme des œuvres d'art» et de les glorifier comme telles, plus désireux du jeu de la conquête que de sa seule issue consummatrice. Normand de Bellefeuille, qui avoue un net attrait pour les talons hauts des Italiennes, se voit même obligé d'expliquer à ses amis italiens de passage que les Québécois n'ont pas l'habitude d'être prises pour des icônes. Ou que, comme Paola Baggio, elles n'y croient pas. «La sérénade c'est agréable, dit-elle, mais un moment seulement.» Elle regrette là encore une certaine résurgence de la fiction dans des rapports de séduction trop codés. Malgré ses racines qu'elle tient à conserver, la culture nord-américaine lui a donné le goût des rapports authentiques, pour ne pas dire égalitaires.

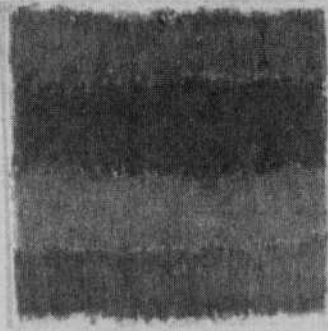
Mais pour Normand de Bellefeuille, qui a inauguré le futur studio des Écrivains Québécois à Rome, la littérature reste le plus grand lieu de complexité et d'échanges, faits de reconnaissance et de différences, et de reconnaissance des complémentarités mutuelles, entre écrivains italiens et québécois. Il y travaille fort et se réjouit que des auteurs comme Micono, Calabrese ou Alfonso aient trouvé leur juste place au Québec, mais aussi que des écrivains de langue française soient si immédiatement intégrés en Italie.

Peut-être les Italiens apportent-ils aux Québécois ce qu'ils leur manque. «Ils nous ont appris à manger et nous, on leur a appris à manger moins vite», me répond-il. Ce n'est pas moi qui le contredirais: la littérature ne s'adresse-t-elle pas d'abord à nos tripes?

Cette série estivale est issue d'une collaboration spéciale entre *Le Devoir* et la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Tous les samedis de l'été, Aline Apostolska offre la version écrite de l'émission *Bleue comme une orange*, diffusée le jeudi à 22h sur les ondes de la Chaîne culturelle, 100,7 FM.

Cette émission vous invite au voyage et à la découverte, en compagnie d'écrivains et de voyageurs de renom. *Bleue comme une orange* est aussi un voyage sonore et musical réalisé par Clotilde Seille. [bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca](mailto:bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca).  
Jeudi 3 août, à 22h: New York avec Jacques Parmentier et Peter Schubert. 100,7 FM.

## BAIE-SAINT-PAUL 2000



## LE SYMPOSIUM

de la nouvelle peinture  
du 4 août au 4 septembre

## ARTISTES SÉLECTIONNÉS

Sébastien Dion	Québec	Canada
Sofie Fékété	"	"
Yechel Gagnon	"	"
Fred Laforge	"	"
François Lemay	"	"
Alexis Robert	"	"
Suzanne Gauthier	Nouvelle-Écosse	"
Scott MacLeod	Colombie-Britannique	"
Anicet Boka	Côte-d'Ivoire	Afrique
Valérie John	Martinique	Europe
Sandrine Mahieu-Georges	France	"
Abderazak Sahil	Tunisie	Afrique du Nord

## ARTISTES INVITÉS

Che Chuang	New York	États-Unis
Françoise Sullivan	Montréal	Canada
Jim Tiley	Toronto	"

## DIRECTEUR ARTISTIQUE

Bernard Paquet

## «L'ÉCRITURE À VIF»

Directrice artistique: D. Kimm  
Animateur: Guy Marchand  
Musiciens: Nicolas Létourneau et Hélène Rodrigue  
10 août 13h à 14h, 15h à 16h  
12 août 14h à 15h, 16h à 17h

## «PERFORMANCE - DANSE CONTEMPORAINE»

Les Productions Châteaubut  
Nicole Pelletier et Mario Veillette  
17 août 17h à 18h

Les 24 et 25 août COLLOQUE «FAIRE OEUVRE: LE FIL DE LA MÉTIS» sous la présidence d'honneur de René Passeron

## LES PARTICIPANTS

Jocelyne Allouche (Québec), Ignorer, explorer, jauger Éliane Chiron (Paris), <i>Le fil rouge de la métis</i> ou les ruses de l'oeuvre à faire Edmond Couchal (Paris), <i>Du métissage à l'hybridation</i> Françoise Le Gris (Montréal), <i>Le désir voilé</i> Claude Thérien (Trois-Rivières), <i>Voléry et les sollicitations</i> «poétiques» de la sensibilité formelle Paul Lussier (Chicoutimi), <i>Exposer: les mots de peinture</i>	Françine Chahin (Québec), Une poétique d'accompagnement: la direction d'étudiants diplômés en arts visuels Cécile Cloutier (Toronto), <i>La «laisance» de l'oeuvre d'art</i> Derrick de Kerkhove (Toronto), <i>La peinture numérique: messages, collages et nouvelles palettes</i> Castin Miereanu (Paris), <i>Interfaces du sonore et du visible</i> René Passeron (France), <i>L'art et le comme-si</i> Bernard Paquet (Montréal), <i>Le diagramme à l'oeuvre</i>
---	--

Les 2 et 3 septembre FORUM - LE SYMPOSIUM, UN ÉVÉNEMENT EN PERSPECTIVES ET EN PROSPECTIVES

## LES PARTICIPANTS

Hedwige Asselin, Normand Biron, Guy Durand, Claude Maurice Gagnon, François-Marc Gagnon, Ninon Gauthier, Paul Lussier, Bernard Paquet

## PEINTURE MÉTIS

UN ÉVÉNEMENT RENDU POSSIBLE GRÂCE À

Le partenariat principal Le Centre d'art et d'architecture Le Centre de la culture

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Une Iranienne en exil

## IRAN, LES RIVES DU SANG

Fariba Hachtroudi  
Editions du Seuil  
Paris, 2000, 300 pages

## NAÏM KATTAN

Fariba Hachtroudi vit en France. En 1979, elle dénonça les crimes commis dans son pays depuis la révolution khomeyniste. Elle effectua en 1985 un voyage clandestin en Iran dont elle évoqua les péripéties dans son premier ouvrage: *L'Exilée*, publié en 1991.

*Iran, les rives du sang* est un ouvrage de combat. Fariba Hachtroudi est une militante de l'opposition; elle anime une association humanitaire de résistance iranienne. Il ne s'agit cependant pas ici d'un document ou d'un essai. Hachtroudi a emprunté la forme du roman pour raconter l'histoire du meurtre d'une vieille femme, crime qui ne fut jamais éclairci.

A partir de Paris où elle réside, la fille de la victime fait conduire l'enquête par un inspecteur de po-

lice, Tadjik. Policier de métier, celui-ci a servi sous la police secrète du shah, la Savak, avant de se recycler dans celle des imams. Or il est accablé de remords, tiraillé par des cris de conscience.

Afin que Tadjik puisse poursuivre son enquête, la reprendre, cette fille lui fait parvenir de son lointain refuge un «livre rouge» où elle donne sa version du crime. Le policier entreprend son travail et nous le livre en une alternance de pages de journal de sa correspondance et du compte rendu de ses activités. Plusieurs personnages doubles, ambigus alimentent cette poursuite des faits.

L'auteur dénonce les crimes, d'abord et surtout ceux perpétrés contre les femmes. Une docteure de son nom de Nagueesse révèle des dessous horribles: des femmes réduites à la prostitution, contraintes à l'avortement dans une société qui affiche ostensiblement son moralisme.

On découvre que la femme dont on a camouflé l'assassinat en suicide et qui s'appelle Echq («amour» en iranien) est, en fin de compte, le symbole de toutes

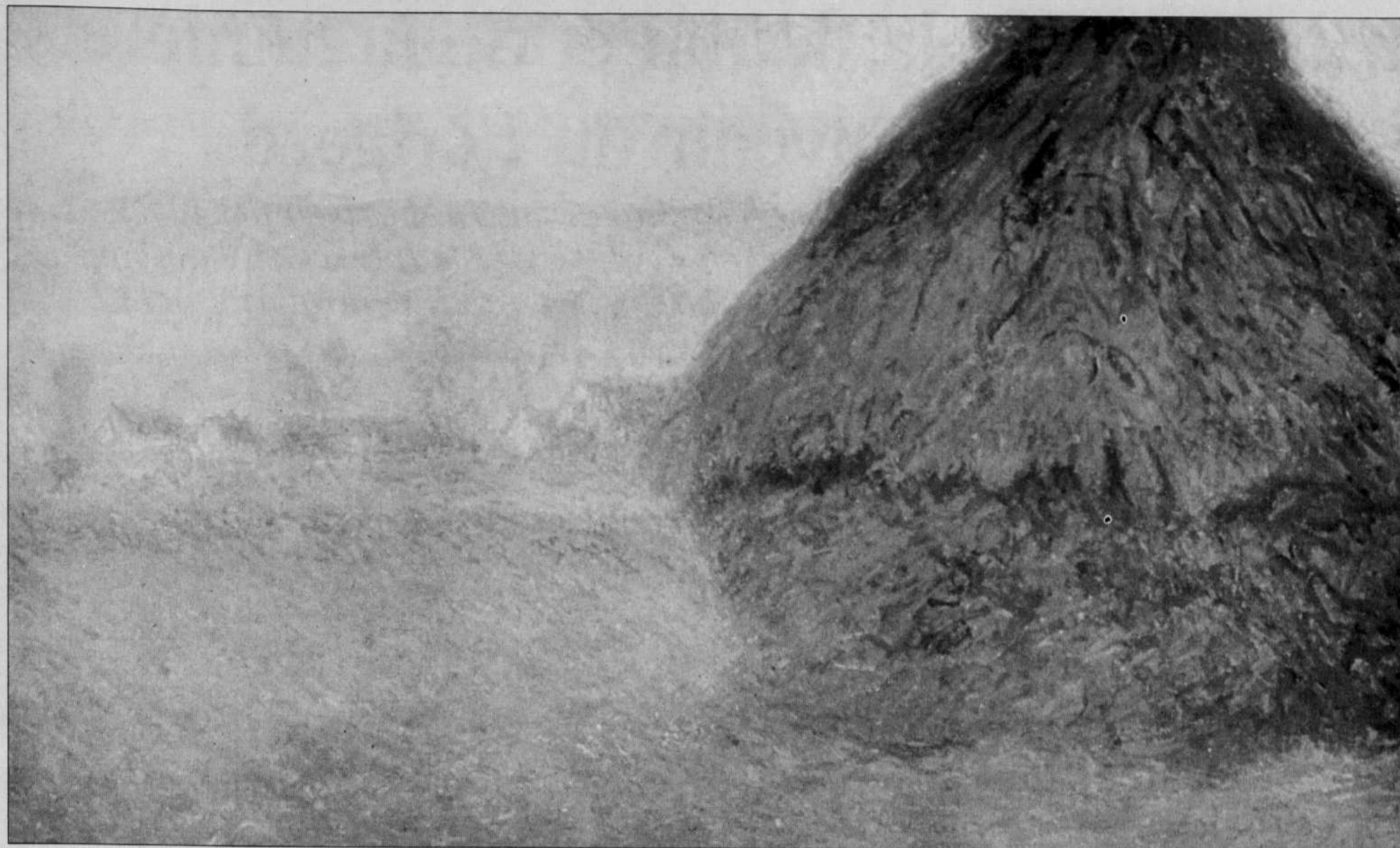
les Iraniennes. Celle-là, dans sa communication avec sa fille qui vit en exil, écrit:

«Demanderas-tu encore comment je suis morte, ma fille? De mille et une façons durant les mille et une nuits de barbarie ordinaire, tolérée, institutionnalisée: brûlée vive, pendue, troupée de balles, égoragée, asphyxiée sous les gravats de la dilapidation ou sous le corps des géliers en rut.»

Ce livre est un cri et l'auteur a choisi la fiction, la littérature, pour le faire entendre. Fariba Hachtroudi écrit en français, un français parisien avec, parfois, des mots familiers. La romancière a choisi une écriture double: celle du journal de l'exilée parisienne et celle de la narratrice, tentant ainsi d'établir une distance entre une réalité concrète et un réel vécu de l'extérieur. Un problème se pose pour le lecteur francophone quand les policiers de Téhéran s'expriment dans cette langue parisienne. Mais il ne s'agit pas ici de traduction, et le problème se pose à tout écrivain qui s'exprime en une langue qui n'est pas la sienne.

## LES ARTS

EXPOSITION



Meule, soleil couchant, une huile sur toile de Claude Monet réalisée en 1891

SOURCE MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON

# L'impressionnisme, encore et encore

## MONET, Renoir ET LE PAYSAGE IMPRESSIONNISTE

Musée des beaux-arts du Canada  
Ottawa, 380, promenade Sussex  
Jusqu'au 27 août

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Pour son été 2000, le Musée des beaux-arts du Canada retourne à la fin du siècle précédent. N'allez pas croire par contre que l'actuelle exposition explore des pans inédits de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À un extrême du spectre de la dialectique matérialiste, à mille lieues du pendant sombre et mystérieux du symbolisme ou du mysticisme qu'a connu ce siècle, l'exposition *Monet, Renoir et le paysage impressionniste*, jusqu'au 27 août propose une version de cette fin de siècle qui fraye du côté du matérialisme. Oubliez des sujets excitants comme la *déposition* de la société naissante des loisirs ou encore celle de la vie urba-

ne dans le Paris mouvant des impressionnistes. L'actuelle exposition exploite plutôt le filon des sujets en peinture et opère un retour sur un genre qui a pris une importance de plus en plus grande au fur et à mesure qu'avancait le siècle, à savoir le paysage. *Monet, Renoir et le paysage impressionniste* tente de montrer les manières par lesquelles les impressionnistes ont transformé le regard porté sur la lande, changeant du coup la manière de peindre.

La présentation reprend, dans l'ordre, l'organisation des chapitres de l'histoire de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle, au gré d'un sujet unique. Ainsi, de l'École de Barbizon, école pleinairiste à la palette traditionnelle, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup>, jusqu'aux percées avant-gardistes des post-impressionnistes au tournant du siècle, l'essor du paysage est démontré par l'accrochage de 70 toiles, certaines parmi des chefs-d'œuvre du mouvement impressionniste. Fait à noter, toutes les œuvres viennent de la prestigieuse collection du Musée des

beaux-arts de Boston, très riche en ce qui concerne le mouvement et avec laquelle vous êtes peut-être familiers, vu la distance somme toute réduite qui nous sépare de la ville de Boston.

On ne peut pas dire que l'exposition démontre beaucoup de courage. Elle fait partie de ce courant de plus en plus désireux de faire circuler des œuvres associées à des collections, tablant sur le prestige de ces ensembles de tableaux de même, sans doute, que sur la commodité qu'offrent ces regroupements en matière de logistique. L'été précédent, avec Honoré Daumier (1808-1879), le *«Rembrandt du peuple»* au même musée, avait permis une réelle excursion dans l'art du siècle de la modernité naissante. Daumier avait permis d'en apprendre plus sur cet aspect moins bien diffusé du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec *Monet, Renoir et le paysage impressionniste*, les grands courants de l'art sont reconduits sans plus de questionnement.

Millet, Sisley, Degas, Van Gogh, Gauguin, Cézanne ou Gustave Courbet avec un seul mais très beau tableau: le chapelet des grands canons de l'histoire de l'art ne manquent pas à l'appel. Les grandes machines de peinture livrées par les impressionnistes ont également fait le voyage: *Meule (Soleil couchant)* de Monet, *Rochers à l'Estaque* de Renoir, *Au tournant de la route*, de Cézanne.

### L'impressionnisme modéré

L'exposition étonne cependant avec son lot de peintres moins connus du grand public, de ceux dont on a peu vu d'œuvres, comme les pré-impressionnistes

Constant Troyon (1810-1865) ou Antoine Chintreuil (1816-1873) ou, à l'autre versant, Stanislas Henri Jean-Charles Cazin (1841-1901) ou Henri Le Sidaner (1862-1939), qui participent d'une synthèse fort intéressante des enseignements de l'Académie de peinture et de l'explosion impressionniste. Cet entre-deux pour lequel le peintre Gustave Caillebotte, avec ses perspectives inusitées, est le plus connu, est un des styles les plus intéressants de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il s'engage dans une rupture fertile.

Aussi, dans la lignée de ceux qui sont venus après les impressionnistes ou qui s'en sont rapprochés, l'exposition retient une toile de Armand Guillaumin (1841-1927), fonctionnaire municipal, qui rencontre Paul Cézanne et Camille Pissarro en 1861, alors qu'il faisait ses classes à l'Académie suisse. Ce dernier prend part au Salon des Refusés de 1863. Influencé par le réalisme de Courbet, Guillaumin *«opte pour une palette plus claire et une touche fractionnée»*. Ami de Van Gogh à Paris, il a entretenu des liens étroits avec les néo-impressionnistes. Son *Pont dans les Montagnes* de 1889, empâté sans être lourd, colore dans être mièvre, constitue, comme on peut le lire fort à propos dans le catalogue très utile de l'exposition, en *«une débauche de couleur»* qui *«menace de submerger les formes géologiques et les ouvrages de l'homme»*.

Malgré son caractère estival et donc relativement décontracté, l'exposition ne renonce pas à fournir des cartels explicatifs qui parviennent, sauf exception, à rendre explicite le projet des impression-



Femme à l'ombrelle et enfant, de Pierre-Auguste Renoir, réalisé entre 1874 et 1876.

SOURCE MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON

niste en ce qui concerne autant la redéfinition des sujets que l'opacification de la peinture. On oublie aujourd'hui trop souvent de considérer les empâtements impressionnistes pour autre chose qu'une simple facture éclatante, alors que leurs tableaux, pris du strict point de vue de la matérialité, mordent dans les motifs au point au point où ils s'évanouissent presque. C'est précisément là que les vues vaporeuses d'un Renoir, grand champion du box-office muséal, peut-être en raison d'un haut-le-cœur causé par son omniprésence, nous apparaissent souffrir de complaisance.

Hormis cette préférence bien personnelle, l'exposition n'est pas sans failles. L'emplacement des

Cézanne dans une salle précédant celle du néo-impressionnisme exige tout de même à être mis en cause, tout comme la démission à rendre plus claires les ramifications au sein du post-impressionnisme. Autrement, les commissaires ont pensé à accrocher au mur les tableaux de façon à ce que le cordon de visiteurs n'empêche pas de voir ce qu'il y a à voir; les tableaux sont accrochés bien haut sur les cimaises. Il s'agit là d'une solution plus viable que celle voulant qu'on dispose le noms des peintres tout juste sous la jonction du mur et du plafond afin que le visiteur soit assuré de lire un chapelet de vedettes à défaut de pouvoir contempler l'objet de sa pulsion scopique, la peinture.



Maison à Auvers (1890), de Vincent Van Gogh.

Art, histoire, littérature, musique,  
conférences, fine cuisine...

Dernière chance!  
QUÉBEC ET GROSSE-ÎLE,  
les samedi et dimanche 5 et 6 août  
aussi Chambly, Oka...  
CHARLEVOIX, 23-24-25 août

Ottawa, le samedi 19 août:  
paysages de MONET, Renoir...  
ACTION DE GRÂCES: 7-8-9 octobre  
Toronto, Kleinburg, Niagara, Buffalo.

Les beaux  
détours

CIRCUITS CULTURELS  
En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
(514) 276-0207

Les Beaux dimanches au  
**Fort-Lennox**  
saison 2000

PRÉSENTÉS PAR

LE DEVOIR

LE CANADA  
FRANÇAISCaméléon  
CORPORATION

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE  
CE DIMANCHE 30 JUILLET

ARTISANS DE LA NOUVELLE FRANCE:  
DES ARTISANS DE L'ÉPOQUE DE LOUIS XV FONT REVIVRE D'ANTIENS MÉTIERS.

RENSEIGNEMENTS: LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX, SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX  
(450) 291-5700

Parcs Canada  
Parks Canada

Canada



Municipalité de  
Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix

Richelieu  
EXPERTS CONSEILS INC.

Fond Charles-Beaulieu  
AVOCAT

Autoroute 15  
Sortie 21 ou 24  
Route 272 sud

LE DEVOIR

## JARDINS

## Album souvenir du Périgord

*Des ballades dans les villes et les villages, on rapportera des idées plein nos bagages: plantes grasses en jardinière, structures en bambous, grimpantes pour plus de volume dans les compositions d'annuelles*

Bien sûr, on voyage en Périgord pour la beauté du paysage, des villes et villages, pour les innombrables châteaux, pour une longue et turbulente histoire depuis la préhistoire et pour des gueuletons, pas Montignac pour deux sous. Mais entre deux foies gras et confits, et avec le renfort d'un costaud Bergerac ou d'un flamboyant Cahors, on arpentera aussi ses parcs et jardins pour en rapporter quelques idées.

**B**ien que créés en 1960, les jardins d'Eyrignac aux environs de Sarlat-la-Canéda s'accordent merveilleusement au beau manoir de pierre blonde du lieu, datant, lui, du XVII<sup>e</sup>. Conçus dans les esprits français et italiens, ces jardins sont toute rigueur et symétrie, chambres de verdure taillées au cordeau et pelouses maniaquement tondues, terrasses et allées plaisamment dessinées et impeccablement entretenues. Le résultat? Un beau jardin de volupté



Danielle Dagenais

tranquille (parfait, si ce n'était des guides-cerbères qui se croient sortis de la cuisine de Jupiter).

Dans une allée, alternent rampes de charmes en spirale et sombres colonnes d'ifs: une leçon de simplicité dans le dessin et de savoir-faire dans la taille, mais difficile à reproduire chez nous. Par contre la rotonde de charmes à l'italienne, ponctuée de percées vers le paysage, se transposerait sans mal. Il suffirait de troquer les charmes contre des thuyas et les collines du Périgord pour celles de l'Estrée. Pourquoi ne pas ménager nous aussi des niches dans nos haies pour y loger statuaire ou poteries, comme dans l'allée des vases d'Eyrignac?

L'agréable symétrie des pompiers taillés en sphère et cerclés de santoline au pied ferait le verger d'ornement de votre maison de campagne, sans la gélive santoline cependant. La perspective facticement allongée devant le manoir - petits arbustes devant, les mêmes plus grands derrière - servirait le jardinier des petits espaces. Les escaliers entre les terrasses, envahis de lierre, jouent les jardins anciens. Un lierre rustique (*Hedera helix* «Bulgaria»), un lierre de Boston (*Parthenocissus tricuspidata*), une vigne vierge (*P. quinquefolia*), un houblon se prêterait au même simulacre chez nous.

#### Jardin initiatique

Le voyage jusqu'à un vallon perdu au sommet des collines derrière Carlux constitue la première étape du parcours quasi initiatique qui attend le visiteur des étonnants Jardins de Cadiot. Ces jardins ont d'ailleurs été pensés dans l'esprit du *Discours du Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, ouvrage à clés et ouvrage-clé de l'histoire des jardins. Les propriétaires et concepteurs des Jardins de Cadiot, un sculpteur et une botaniste, ont entièrement planté et construit tous les jardins. Voilà qui devrait nous ins-

pirer davantage d'audace sur notre modeste lopin.

Dès l'entrée dans le potager ornemental des Jardins de Cadiot, la magie opère. L'équilibre des couleurs - bleu des pois de senteur et pourpre de la laitue rouge - répond à celui des formes - cônes des laitues montées à graines, tuteurs à haricots et festons des larges feuilles de potiron. Dans le surprenant cloître végétal, des pommiers conduits sur fil de fer font office de colonnes. De grands vases d'Anduze plantés de citronniers occupent les allées. On prend note pour méditation ultérieure et applications possibles.

Du cloître, on passe au labyrinthe de charmes. On s'y perd avec plaisir et on se promet d'en planter un tout pareil. Malgré les floraisons passées, on remarque l'antichambre en forme d'éventail de la pivoineraie et l'emploi de graminées dans la roseraie. Les jardins anglais et jardin de buis restent beaux malgré la saison. Dans ce dernier, de grands losanges de buis contiennent les floraisons des lis puis des aériennes *Gaura lindheimeri*. On pourrait en imaginer la réplique chez nous en préférant les groseilliers alpins aux fragiles buis, mais en conservant les lis et les *Gaura*. Tout au long de la visite, on s'attarde aux murets de pierres plates, jeux de patience à faire chez soi, et aux motifs de sol, de galets ou de pierres plates posées sur la tranche. On s'y essayera en remplaçant quelques dalles du patios, histoire de mettre à l'épreuve la résistance de ce revêtement à l'hiver.

#### Jardin contemporain

À Terrasson-la-Villedieu dans la Vallée de la Vézère, la paysagiste américaine Kathryn Gustafson, lauréate d'un concours organisé par les pouvoirs publics locaux, a créé les jardins de l'Imaginaire. Or, curieusement, le bon peuple semble *persona non grata* dans ces coûteux jardins publics, ouverts aux seules et trop rapides visites guidées, pardon... guidées. Le traitement de l'eau est sans doute l'aspect le plus inspirant de ces jardins: forêt de jets d'eau sur pavés, bruine formant arc-en-ciel au soleil, fontaines-cartes de l'hydrographie de cinq grands fleuves du monde, escaliers d'eau, rigole courant tout au long des jardins. La roseraie pentue, jungle ou cathédrale végétale, est couverte de pergolas métalliques. Pour saisir toute la lourde symbolique associée à ce jardin, on lira le chapitre qui lui est consacré dans *Leçon de Jardins à travers l'Europe* (Editions Alternatives, 1998).

#### Autres jardins

Bien sûr, quantité d'autres jardins se visitent en Périgord, tous notés dans le Michelin du jardinier: *400 jardins de charme à visi-*



Parc de Marqueyssac, une folie de buis.

DANIELLE DAGENAIS

ter en France (L'Ami des jardins et de la maison, Media Nature Editions, avril 2000, 177 p., 65F, pas encore disponible ici). Après lecture, on choisira de se promener sous le soleil ou à la chandelle, dans le grand parc de Marqueyssac surplombant la Dordogne: folie de buis, barco à l'italienne et fabriques rustiques au programme. Ou on fera un tour du côté des villages à flanc de falaise de la Roque-Gageac et de Beynac-et-Cazénac, microclimats propices aux exotiques - fleurs de la passion, laurier-roses, palmiers, bananier, etc.

#### Des idées dans nos bagages

Des ballades dans les villes et les villages, on rapportera des idées plein nos bagages: plantes grasses en jardinière, structures en bambous, grimpantes pour plus de volume dans les compositions d'annuelles (ronds-points de Sarlat-la-Canéda et Place de la Halle à Domme), roses-trémières à profusion. Mais avant de mettre ces idées en pratique, il faudrait désherber le jardin laissé en friche pendant les vacances, n'est-ce pas?



Les plantes grasses font de jolies potées fleuries en Dordogne comme dans le sud de la France.

LOUISE POISSANT



Jardins de Cadiot: rigueur de buis et légèreté des floraisons. Remplacez le buis par des groseilliers alpins pour transposer cette idée dans votre jardin.

DANIELLE DAGENAIS

## Que faire cette semaine?

- Étranges, ces plants de choux rouges achetés au marché. Plutôt que pommer, ceux-ci enflent du pied, un pied parsemé de feuilles à peine choux. Bretzel liquide! Ces choux rouges sont des choux-raves. Ne marinez pas plus longtemps dans votre jus et mangez-les encore jeunes avant qu'ils ne dépassent 5 cm de diamètre. Comment les apprêter? Cru, le chou-rave rappelle le navet et le chou, opine Jean Bardet (*À la Découverte des Saveurs du Potager*, Hachette, 1997), qui le prépare avec des truffes noires (du Périgord?) et en étuvée.
- Tomates goûteuses: un coup d'engrais soluble à tomate maintenant qu'elles mettent à fruits.